Les Auteurs Grécs

Expliqués d'après une méthode nouvelle

Par deux traductions françaises

L'une littérale et juxtapositionnaire présentant le mot à mot français
en regard des mots grecs correspondants
l'autre correcte et précédée du texte grec

avec des arguments et des notes

Par une société de professeurs
et d'hellénistes

Platon
Apologie de Socrate

Paris
Librairie Hachette et Cie
79, Boulevard Saint-Germain, 79

1905
AVIS

RELATIF À LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE

On a réuni par des traits, dans la traduction juxta linéaire, les mots français qui traduisent un seul mot grec.

On a imprimé en italique les mots qu’il était nécessaire d’ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n’ont pas leur équivalent dans le grec.

Enfin, les mots placés entre parenthèses, dans le français, doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

ARGUMENT ANALYTIQUE.

L’Apologie de Socrate forme trois parties bien distinctes. Dans la première, Socrate n’est encore qu’accusé, et il se défend; dans la deuxième, il est reconnu coupable par les juges; il discute le châtiment qu’on lui infligera; dans la troisième, enfin, il est condamné à mort, et il développe quelques-unes de ses grandes idées sur le passage de l’âme à une vie meilleure.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Socrate va se défendre; mais qu’on ne se mette pas en garde contre sa parole: elle sera toujours simple et sans autre ornement que la vérité.

II. Peut-être réduirait-il au silence ses accusateurs, s’ils n’étaient autres qu’Anytus et Lycon; mais il en est qui se cachent dans l’ombre: comment répondre à une accusation qui ne se formule pas? Pourtant la loi veut qu’il plaide, il plaidera.

III. On lui a reproché de faire d’indiscretses recherches dans les mystères de la nature. Qui ose dire avoir entendu Socrate traiter de pareils sujets?

IV. Mais il se fait payer chèrement les enseignements qu’il donne à la jeunesse. Il avoue que les sophistes en agissent ainsi, et qu’ils demandent un fort haut prix de leurs leçons.

V. Si Socrate ne faisait que ce que font les autres, parlerait-on de lui? le calomnierait-on? La cause de la haine qu’on lui porte est sa réputation de sagesse confirmée par l’oracle de Delphes.

VI. Il a vu les hommes les plus distingués d’Athènes, et il a trouvé qu’il en savait plus qu’eux, par cela seul qu’il connaissait son ignorance. En leur prouvant qu’ils étaient loin de la sagesse, il les a rendus ses ennemis.

VII. D’abord il a vu les poètes; l’enthousiasme a dicté leurs poèmes; mais ils ne peuvent raisonner ce qu’ils ont écrit.

VIII. Puis il a vu les artisans; les artisans croient tout savoir parce qu’ils possèdent leur art; l’oracle avait encore raison.

IX. La science humaine est peu de chose: le sage est celui qui est le mieux convaincu de son ignorance. Voilà le sens de l’oracle.

X. Voilà les idées qu’il a inculquées à ses jeunes disciples; voilà comment il a corrompu la jeunesse.

APOLOGIE DE SOCRATE.
XI. Méitus l'accuse, en outre, d'introduire de nouvelles divinités ; Méitus, sous un prétexte de zèle, trahit un innocent au pæle du tribunal.

XII. Ici Socrate réfute Méitus, qui prétend que tous les Athéniens, à l'exception de Socrate, sont capables d'instruire les jeunes gens.

XIII. Il prouve, jusqu'à l'évidence, qu'il n'est pas coupable sur ce chef; Méitus n'entend donc rien au sujet qu'il traite; Méitus a donc menti.

XIV. Mais Socrate nie l'existence des dieux : « Vous disiez tout à l'heure, Méitus, que Socrate admettait des dieux; soyez donc conséquent. »

XV. Les dieux que Socrate admet sont des esprits ou des démons : puisque ces esprits sont dieux ou fils de dieux, il ne rejette donc pas l'existence de la divinité.

XVI. Pourquoi faut-il que l'envie mette ainsi l'innocent en péril ? Néanmoins il faut savoir périr au poste d'honneur qui nous est confié.

XVII. Socrate a su avertir la mort à Sparte, à Amphipolis et ailleurs sous les généraux athéniens; pourquoi reculerait-il quand il obéit aux dieux? Jamais, dit-il, mourir, il ne changera de conduite.

XVIII. Celui qui se consacre à la défense de la justice met ses jours en péril; dès qu'il parle, la clameur publique s'éveille contre lui.

XIX. Pourquoi Socrate ne s'est-il pas mêlé des affaires publiques? C'est que son génie familier lui conseillait, pour sa sûreté, de n'en rien faire.

XX. Deux fois, il a pris ouvertement le parti de la justice; deux fois, il a couru le risque de la vie.

XXI. Il s'est donc tenu à l'écrit; mais le devoir lui commandait de ne pas refuser les conseils de la sagesse aux jeunes gens qui venaient les lui demander.

XXII. S'il a corrompu la jeunesse, pourquoi les Athéniens sont-ils si avides de sa parole? Pourquoi, parmi ses disciples, nulle voix ne s'éleve-t-elle pour le charger? 

XXIII. Il n'implorera pas ses juges, comme le font les accusés vulgaires; à son âge, avec sa réputation de sagesse, il n'est pas convenable de voir Socrate à genoux; du reste, la justice de sa cause implore pour lui.

XXIV. La sentence des lois et de leurs interprètes ne doit pas être influencée par des lamentations. La vérité est connue: que le tribunal prononce.
PLATON.

APOLOGIE DE SOCRATE.

I. O hommes Athéniens,
je ne sais pas
ce que vous à-la-vérité avez éprouvé
par (de la part de) mes accusateurs :
mais moi certes aussi moi-même
je me-suis-oublié moi-même
peu s'en faut
par eux (par l'effet de leurs discours) :
si persuasivement ils parlaient.
Et pourtant certes
ils n'ont dit rien de vrai,
pour dire le mot (ainsi parler).
Mais j'ai admis d'eux
une chose surtout de nombreuses
qu'ils ont dites-mensongèrement,
ce en quoi ils disaient
qu'il fallait vous prendre-garde
que vous ne fussiez trompés par moi,
come moi étant habile à parler.
Car le ne pas avoir eu-honte
de-ce-que sur-le-champ
ils seront convaincus par moi
par le fait,
lorsque je vais-me-montrer
par le moins-du-monde
habile à parler,
ça a paru à moi être
très-impudent de la part d'eux,
à moins que peut-être ceux-ci
n'appellent habile à parler
celui qui dit les choses vraies.
dent, j’aborderai alors que je me crois un orateur habile, mais non pas à leur manière. Il n’y a donc, comme je l’ai dit, à peu près rien de vrai dans tout ce qu’ils ont avancé; mais vous allez entendre de ma bouche les faits comme ils sont; non pas sans doute présentés dans un langage étudié et paré de toutes les richesses de l’elocution comme le leur; au contraire, j’exprimerai mes pensées comme elles s’offriront à moi, et dans les termes qui se présenteront les premiers à mon esprit; car j’ai la confiance que je ne dirai rien qui ne soit juste. Que personne donc parmi vous ne s’attende à autre chose de ma part; en effet, Athéniens, il ne me conviendrait pas, à l’âge où je suis parvenu, de me présenter devant vous avec des discours laborieusement travaillés, comme les fut un jeune homme. Cependant je vous supplie et vous conjure de ne point vous étonner, de ne point éclipser en murmures, si vous m’entendez employer pour ma défense le même langage que j’ai coutume de tenir dans la place publique, aux comptoirs des banquiers, et dans les parties lieux où beaucoup d’entre vous m’ont entendu; car telle est car si d’un-côté ils disent cela, moi-du-moins je conviendrai être orateur non selon eux (à leur manière). Or donc ceux-ci, comme moi je le dis, ont dit ou quelque (peu de) choses ou rien de vrai: mais vous, vous entendez de moi toute la vérité. Cependant non par Jupiter, o hommes Athéniens, vous n’entendrez pas du moins des discours élogéments-dits de choses dites (de pénées) et de non-orens, comme sont ceux de ceux-ci, mais des choses dites au-fils-avec les noms (les termes) les premiers-viens; car j’ai-confiance les choses que je dis être justes, et que nul de vous ne s’attendé qu’ils en soit autrement. Car certes il ne conviendrait pas, o hommes Athéniens, à cet (mon) âge, de me-présenter devant vous comme un adolescent qui-façon de discours. Et pourtant aussi, o hommes Athéniens, je demande cela à vous tout-à-fait et je le désire-l’obtenir: si vous entendez moi me-défendant que les mêmes discours par lesquels j’ai-coutume de parler et sur la place-publique aux comptoirs-des-banquiers, où la plupart de vous m’ont entendu,
APOLOGIE DE SOCRATE.

II. Prêtons mêm ouv. Δίκαιος eimi ἀπολογήσασθαι, ὁ Ἀνδρέας Ἀθηναῖος, πρὸς τὰ πρῶτα μου ἴρα δικαστήρια καὶ τῶν

ra situation où je me trouve : voici la première fois que je parais devant un tribunal, à l’âge de plus de soixante-dix ans, et par conséquent je suis bien réellement étranger au langage qu’on parle ici. Ayez donc pour moi la même indulgence que vous auriez, si j’étais en effet un étranger, et que j’emploiera les raisonnements et les expressions auxquels je serais accusé dès mon enfance ; car enfin il me semble que je ne vous fass qu’une demande légitime, lorsque je vous prie de me laisser maître de la forme de mon discours, bonne ou mauvaise, et de considérer seulement avec attention si ce que je dirai est juste ou non ; car c’est en cela que consiste proprement le devoir d’un juge ; celui d’un orateur est de dire la vérité.

II. D’abord, Athéniens, il est juste que je répute les premières accusations fausses dont j’ai été l’objet, et que je réponde à mes premiers accusateurs ; ensuite aux accusations récentes et aux accusa-

et ailleurs,
ni de vous-étonner,
i d’éclater-en-murmures pour cela.
Car il en est ainsi.
Moi j’ai monté (je me suis avancé) maintenant pour-la-première-fois vers un tribunal,
étant né (âgé)
de plus de soixante-dix ans ;
véritablement donc je me-trouve comme-étranger au style d’ici.
Comme donc sans-doute,
si dans la réalité
je me-trouvais étant étranger,
vous pardonneriez à moi,
si je parlais
et de ce ton
et de cette manière

dans lesquels j’aurais été élevé,
 aussi certes de-même maintenant je demande à vous ceci qui est justes,
 comme du-moins je le crois pour moi,
de laisser (d’autoriser) d’une-part ma manière de langage,
 — car peut-être elle serait
moins bonne en quelque chose,
poutr être aussi meilleure), —
d’autre-part de considérer ceci même
et d’appliquer votre esprit à ceci,
 si je dis des choses justes, ou non
et la vertu du juge est celle-là,
et celle d’un orateur
est de dire les choses vraies.

Il. D’une-part donc,
ο ἀνδρεῖς Αθηναῖοι,
je suis juste (il est juste à moi)
de me-défendre d’aourd
contre les premières choses fausses
dites-contre moi
et contre mes premiers accusateurs,
de cette façon, j'ai été accusé et j'ai été inculpé, et j'ai été condamné à mort.

**APOLOGIE DE SOCRATE.**

D'autre part, ensuite, contre les dernières accusations et contre les derniers accusateurs.

Car beaucoup ont été devant vous, accusateurs, de moi, et les accusateurs depuis longtemps.

De plus à plusieurs années et à ne dissuader de vrai : les mythes que je crains plus que ceux qui sortir d'Anytus, qui fait aussi, étant (être) terribles.

Mais, ô hommes Athénien, ceux-ci sont plus terribles, qui prennent la plupart d'entre vous, et ne l'accusent moi de rien de vrai, et les persuadant et ne l'accusent moi de rien de vrai.

Que d'un certain Socrate est, homme savant, et curieux de connaître les météores, et ayant étudié toutes les choses qui sont sous terre, et reniant supérieure la cause inférieure.

Ö hommes Athénien, ceux-ci, ayant répandu ce bruit-là, sont les accusateurs terribles de moi, car ceux qui les entendez pensent ceux qui recherchent cela ne pas croire qu'ils y a des dieux.

Puis ces accusateurs sont nombreux, et m'ayant accusé déjà depuis longtemps, et de plus aussi parlant à vous à cet âge-ci,
APOLOGIE DE SOCRATE.

dans lequel vous aurez cru le plus,
etant enfants, et plusieurs de vous
aussi étant adolescents,
qui-poursuivent véritablement
un procès abandonné (par défaut),
personne ne se-défendant.
Mais ce-qui est le plus bizarre de tout,
c’est que il n’est pas possible
de savoir et de dire
les noms d’eux,
excepté si quelqu’un se-trouve
étant faiseur-de-comédies.
D’autre-part tous-ceux qui usant
d’envie et de calomnie
persuadaient vous,
et ceux qui-en-persuadaient d’autres
étant persuadés aussi eux-mêmes,
tous ceux-ci
sont les plus difficiles à vaincre :
car il n’est même-pas possible
de faire-comparaitre ici
ni de convaincre aucun d’eux,
mais nécessité est véritablement
et moi me-défendant
comme combattre-des-ombres
et les convaincre,
 aucun ne répondant.
Jugez donc aussi vous,
come moi je dis,
les accusateurs de moi
être-de-deux-sortes,
les uns d’une-part ceux
qui-m’ont-accusé récemment
les autres d’autre-part ceux
qui m’acclamé depuis-longtemps,
lesquels moi je dis.
Et pensez falloir
moi me-défendre
d’abord contre ceux-là :
et en effet vous

sant à vous dans l’âge le plus susceptible de crédulité, la jeunesse et
l’enfance, poursuivaient un procès, pour ainsi dire, abandonné,
puisqu’il n’y avait la personne pour se défendre. Ce qu’il y a de plus
bizarre, c’est qu’il m’est impossible de les connaître et de dire le nom
d’aucun d’eux, à l’exception peut-être d’un certain faiseur de comé-
dies : car ceux qui, excités par des motifs d’envie, vous ont persuadés
par des discours insidieux, et ceux qui, persuadés eux-mêmes,
on persuadé les autres, ce sont ceux-là qu’il est absolument impossible
d’attaquer, puisqu’il n’y a pas en un seul que je puisse faire
comparer ici, pour le convaincre en face. Ainsi, je me vois forcé de
combattre, pour ainsi dire, des ombres, et de réfuter des allégations que
personne ne semble soutenir. Considérez donc que j’ai, comme je viens
de le dire, à combattre deux espèces d’accusateurs : les uns, auteurs
d’une délitation toute récente, les autres, que je viens de vous montrer
attachés depuis longtemps à me calomnier : et concevez que ce sont ces

\[\text{λέγοντες πρὸς ὑμᾶς, ἐν ἂν μᾶλλον ἐπιστεύσατε, παῖδες}
\[\text{όντες, ἐνοι o ὑμῶν καὶ μειράκια, ἀτεχνῶς ἐρήμων κατηγο-
\[\text{ροῦντες}^{1}, \text{ἀπολογουμένων οὐδένως.} \text{Ὁ δὲ πάντων ἀλογώτατον,}
\[\text{ὅτι ὅδε τὰ ὀνόματα οὗν τε αὐτῶν εἰσέναι καὶ εἴπεν, πλὴν εἰ}
\[\text{τις κωμικὸς οὐδένως.}^{2} \text{τυγχάνει ὑν.} \text{Ὅσιοι δὲ φθόνοι καὶ ἀδικοὶ}
\[\text{χρώμενοι ὑμᾶς ἀνέπειθον, οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ πεπιστευμένοι άλλους}
\[\text{πείθοντες, οὗτοι πάντες ἀπορώτατοι}^{3} \text{εἰσίν: ὅδε γὰρ ἀναβι-
\[\text{δάσασθαι οὗν τε ἐστὶν αὐτῶν ἤττοι, ὅδε ἐλεγχεῖ ὑδένα,}
\[\text{αλλὰ ἀνάγκη ἀτεχνῶς ὅστερ σκιαμαχεῖν ἀπολογουμένον τε καὶ}
\[\text{ἐλέγχεται, μηδενὸς ἀποκρινομένου.} \text{Ἄξιώσατε οὖν καὶ ὑμεῖς,}
\[\text{ὅστε ἐγὼ λέγω, διότι τοὺς κατηγόρους γεγονέναι, ἔτε-
\[\text{ρως μὲν τοὺς ἐρτι κατηγορήσιτας, ἐτέρως δὲ τοὺς πάλαι, οὗς}
\[\text{ἐγὼ λέγω.} \text{Καὶ ὁξίστατε διὰ πρὸς ἑκάστων πρῶτων με ἀπολογη-
\[\text{τές ὑν ἐπιστεύσατε μάλιστα,}
\[\text{όντες παῖδες, ἐνοι ὑμῶν καὶ μειράκια,}
\[\text{κατηγοροῦντες ἀτεχνῶς}
\[\text{ἐρήμων,}
\[\text{οὐδένως ἀπολογουμένου.} \text{Ὁ δὲ ἀλογώτατον πάντων,}
\[\text{ὅτι ὅδε οὗν τε}
\[\text{εἰσέναι καὶ εἴπεν}
\[\text{τὰ ὀνόματα αὐτῶν,}
\[\text{πλὴν εἰ τις τυγχάνει}
\[\text{ὁν κωμικὸς οὐδένως.} \text{Ὅσιοι δὲ χρώμενοι}
\[\text{φθόνοι καὶ ἀδικοὶ}
\[\text{ἀνάπεσθαι οὗν,}
\[\text{οἱ δὲ πείθοντες άλλους}
\[\text{πεπιστευμένοι καὶ αὐτοί,}
\[\text{πάντες ὅστι}
\[\text{εἰσίν ἀπορώτατοι}^{4}
\[\text{οὐδὲ γὰρ ἐστὶν οὗν τε}
\[\text{αναβιδάσασθαι ἤττοι διὸ}
\[\text{οὐδὲ ἐλεγχεῖ οὐδένα αὐτῶν,}
\[\text{ἀλλὰ ἀνάγκη ἀτεχνῶς}
\[\text{ἀπολογουμένον τε}
\[\text{ὅστερ σκιαμαχεῖν}
\[\text{καὶ ἐλέγχεται,}
\[\text{μηδενὸς ἀποκρινομένου.} \text{Ἄξιώσατε οὖν καὶ ὑμεῖς,}
\[\text{ὅστερ ἐγὼ λέγω,}
\[\text{τοὺς κατηγόρους}
\[\text{γεγονέναι ὅτι τοὺς,}
\[\text{ἐτέρως μὲν τοὺς}
\[\text{κατηγορήσιτα ἀρ.,}
\[\text{ἐτέρως δὲ τοὺς}
\[\text{πάλαι,}
\[\text{οὗς ἐγὼ λέγω.} \text{Καὶ ὁξίστατε διὰ}
\[\text{ἐπολογηθέναι}
\[\text{πρῶτον πρὸς ἑκάστως}
\[\text{καὶ γὰρ ὑμᾶς}
saisi, et pour qu'on puisse dire à Socrate : "C'est un coupable et prévaricateur, en recherchant pour apporter aveuglement des accusations et des hérésies, tu es condamné à mort."

Apologetes, donc, d'un principe, l'accusation sur laquelle s'appuient nos ennemis, et qui a donné à Mélitus la confiance de me traduire devant ce tribunal. Quel est votre jugement sur nos calomniateurs? Car il faut bien reproduire ce jour leur accusation, comme on le ferait pour une déclaration juridique, au nom de Socrate que vous avez entendu auparavant et qui est un homme distingué, et beaucoup plus que ceux-ci, ceux qui m'ont accusé plus tard.

Soit.

Or il me faut me défendre, d'hommes Athéniens, et il me faut entendent d'êtres de vous dans un temps si court, cette calomnie, que vous êtes depuis longtemps, et qui vous pouvez d'écrire ainsi, si cela vous tient mieux en quelque chose, et pour vous et pour moi, et moi faire quelque chose de plus en me-défendant : mais je pense que cela est difficile, et il n'échappe pas à moi du tout quelle chose c'est. Mais cependant que cela d'une part, que je ne sois pas à l'époque où je suis à être en droit, d'autre part il faut obtenir à la loi et il faut me défendre.

Apologetes donc, dès le commencement, quelle est l'accusation, de laquelle la calomnie contre-moi est venue, à laquelle certes aussi se-sont Mélitus a rédigé contre moi cette accusation. Soit.

Or quoi qu'il soit contre moi les calomniateurs calomniaient-ils? Il faut donc lire la déclaration-par-serment d'eux comme accusateurs : Socrate est coupable.
CHAPITRE ][

ET EST RAPPELÉ,
RECHERCHE
ET LES CHOSES QUI SONT SOUS TERRE
ET LES CHOSES CÉLESTES,
ET RENDANT SUPÉRIEUR
LA CAUSE INFERIEURE,
ET ENSEIGNANT
CES CHOSES A D'AUTRES.
Leur déclaration est
quelque déclaration telle :
car vous voyez aussi vous-mêmes :
de tels reproches
dans la comédie d’Aristophane,
un certain Socrate
exposé-aux-hudes là,
et disant-souvent marcher-en-l’air,
et extravagant
d’autres nombreuses extravagances,
auxquelles moi je n’entends rien
ni grand (beaucoup) ni petit (peu).
et je ne dis pas cela
comme dépréciant
une telle science,
si quelqu’un est habile
en de telles choses :
de peur que par-hasard moi
Je ne sois accusé par Mélius
de si-grands crimes !
Mais en effet, ô hommes Athéniens,
aucune de telles connaissances
n’est—en-partage à moi.
Or je présente pour témoins
la plupart même de vous,
et je demande vous
tous instruire les-uns-les-autres
et vous expliquer les faits,
vous-tous-qui jamais avez entendu
moi conversant :
et beaucoup de vous sont dans-ce,
Dites-vous donc les-uns-les-autres.

KAI PERIEPEGAZETAI,
ZHTON
TA TE YPO GHS
KAI TA EPOYRANIA
KAI POION KREIT
TON LOGON HTHO,
KAI DIALASKOU
TAIGA AALOGE.
‘Esti
KAI YPO GHS
KAI TA EPOYRANIA
KAI POION KREIT
TON LOGON HTHO,
KAI DIALASKOU
TAIGA AALOGE.
‘Esti
KAI PERIEGAZETAI,
ZHTON
TA TE YPO GHS
KAI TA EPOYRANIA
KAI POION KREIT
TON LOGON HTHO,
KAI DIALASKOU
TAIGA AALOGE.
‘Esti
tis toiosta
xouraste gar kai aouta
toiosta
en tis xomidioi Aristofaneous,
tin Logon HTHO,
KAI DIALASKOU
TAIGA AALOGE.

chant avec curiosité les mystères cachés au sein de la terre, et la
cause des météores ; en s’attachant à faire prévaloir les mauvaises
raisons sur les bonnes, et enseignant aux autres cette doctrine perniciouse.
Voilà ce qu’on me reproche ; voilà ce que vous avez vu
vous-mêmes dans la comédie d’Aristophane : on y livrait à la riée des
spectateurs un certain Socrate qui se vantait de marcher en l’air,
et débitait avec une arrogance ridicule mille autres inepties de ce genre
sur des choses auxquelles je n’entends absolument rien. Et je ne dis
pas cela pour déprécier ce genre de connaissances, s’il se trouvait
quelqu’un qui y fût vraiment habile ; et que Mélius n’aille pas me
faire ici de nouvelles affaires ! mais c’est que véritablement, Athéniens,
jeh ne me mènes nullement de cela ; et à cet égard je puis prendre
à témoin la plupart d’entre vous : je vous invite à vous éclaircir de ce
alt, et à vous demander les uns aux autres si jamais quelqu’un de

KAI PERIEPIAZOMAI,
vous m’a entendu discouer sur de pareilles choses en quelque maniere que ce soit, et vous reconnaitre par la qu’il en est de meme de tout ce qui se dit ailleurs sur mon compte dans le public.

IV. Il n’y a donc rien de vrai dans tout cela, ni dans ce que vous avez peut-être encore entendu dire par quelques personnes que je me mèle de former et d’instruire les hommes, et que je renire de l’argent; cela n’est pas vrai non plus. Ce n’est pas que je n’admirasse beaucoup ceux qui seraient en etat d’instruire les autres, comme font Gorgias de Leontium, Prodicus de Ceos, et Hippias d’Eis. Ceux-là, par exemple, Athéniens, allant de ville en ville, savent tres-bien persuader aux jeunes gens de renoncer au commerce de leurs concitoyens, parmi lesquels ils pourraient choisir ceux qui leur plairont le plus, et jouir sans aucun frais de leur entretien; ils savent tres-bien se les attacher; ils en retireront meme de l’argent, et ceux-ci croiront encore leur devoir beaucoup de reconnaissance. J’ai meme appris recemment qu’il etait arrive ici de Paros un autre personnage
proselèvax àndrî dè te tetélêxe chrîmata sofistaiç plêwî h' ejwe-pantaç os òllôi, Kallîa tî 'Ipponíkoû'. Tòuton oûn anarîmèn
(èstîn qar àutô yîdù viûsè) a 'O Kallîa, òn dî' ègônî, el mèn
sou tî vûsè pûlô h' mûçhîmu ejgenêsth, ejmûren an àutôn èpi-
stàtan lâbashî kai mîsûoðasâthai, ðs èmêllên àutô kahlî te
kàlîwî poïsîth en tîn prôstîkousan àrestîn' òn dî' dû ouûsî h
tàvû têpêkîkîs tîs, h tàvûn gêmôrxhîkôn vûn dî' èpêîdîh àndroû-
îto èstîn, tîva àutôn ên vûs èxeis èpîstatîn lâbashî; Tîs tîs tòus-
tîs àrestîs, tîs àndroûstînîs te kai polûtiçîs, èpîstîmînom èstîn;
ômaî gáp sê èsokárâsî, dià tîn tîvû vûsènt xîstîn. 'Estî tîs,
èfîn ègô, h òû; — Pàvôu, òn dî' ègô, kai
podêpôsî; kai pûsòu didâsîkè; — Êgnôsî, èfé, òn Sôkrâtes,
Pàrîsîs, ðpêntè mnôvî. Kàl ègô tîn Ègùnon èmâkárîsâ, ëî ðs
àlêthîs èxei tûûtîn tîn têkîn kai ouûsî èmmêlôs didâsîkè.

dèc têssôpîkôn, h tàvûn gêmôrxhîkôn
vûn dî
èpêîdîh èstîn àndróûsâ
, tîva èpîstîmînom èxeis èn vû
lâbashî àutônî;
Tîs èstîn èpîstîmînom
 tàvûn tûsètîs àrestîs,
tîtès àndroûstînîs te
cai polûtiçîs;
ômaî gáp sê èsokárâsî,
dià tîn xîstîn tîvû vûsènt;
'Estî tîs, èfîn ègô, h òû;
— Pàvôu, òn dî' ègô, kai
podêpôsî; kai pûsòu didâsîkè; — Êgnôsî, èfé, òn
Sôkrâtes, Pàrîsîs, ðpêntè mnôvî. Kàl ègô tîn Ègùnon èmâkárîsâ, ëî ðs
dèc têssôpîkôn, h tàvûn gêmôrxhîkôn
vûn dî
èpêîdîh èstîn àndróûsâ
, tîva èpîstîmînom èxeis èn vû
lâbashî àutônî;
Tîs èstîn èpîstîmînom
 tàvûn tûsètîs àrestîs,
tîtès àndroûstînîs te
cai polûtiçîs;
ômaî gáp sê èsokárâsî,
dià tîn xîstîn tîvû vûsènt;
'Estî tîs, èfîn ègô, h òû;
— Pàvôu, òn dî' ègô, kai
podêpôsî; kai pûsòu didâsîkè; — Êgnôsî, èfé, òn
Sôkrâtes, Pàrîsîs, ðpêntè mnôvî. Kàl ègô tîn Ègùnon èmâkárîsâ, ëî ðs

V. Et ici, quelqu'un de vous me demandera peut-être : « Mais que fais-tu donc, Socrate, et quelle est donc la cause de toutes ces calomnies dont tu es devenu l'objet ? car enfin si tu ne faisais rien de plus que les autres, tu n'aurais probablement pas acquis tant de célèbrité ; tout le monde ne parlerait pas de toi, s'il n'y avait ni dans tes actions, ni dans ta conduite, rien de plus extraordinaire que dans celle de la plupart des autres citoyens : dis-nous donc ce que c'est, afin que nous ne te jugions pas aussi, nous, avec trop de précipitation. » Rien de plus juste assurément qu'un pareil langage, et je vais tâcher de vous faire connaître ce qui m'a donné cette renommée, et la source de ces calomnies. Écoutez donc enfin ; et peut-être quelques-uns de vous croiront que je ne parle pas sérieusement ; mais soyez convaincus néanmoins que je ne vous dirai rien que de vrai. En effet, Athéniens, je ne crois pas que cette célébrité me vienne d'une autre cause que

et s'il enseigne si galamment. Moi par exemple aussi moi-même et je m'évanouirais, si je savais ces choses ; mais en effet je ne les sais pas, ô hommes Athéniens.

V. Quelqu'un de vous donc reprendrait peut-être : « Mais, ô Socrate, ton affaire quelle est-elle ? d'où sont venues ces calomnies-là contre-moi ? car toi sans-doute aussi ne travaillant à rien de plus remarquable que les autres, après- cela et une telle renommée et un tel bruit n'auraient pas eu lieu, si tu ne faisais quelque autre chose que ce que la plupart font. Dis donc à nous, quelle chose c'est, afin que nous nous n'improvisions pas sur toi. » Celui qui dit ces choses semble à moi dire des choses justes, et moi je tâcherai de montrer à vous, quoi enfin est cela, qui a fait à moi et ce renom et cette calomnie. Or écoutez,

Et peut-être il est vrai
Je semblerai à quelques-uns de vou plaisanter :
sachez-le pourtant bien,
dans qu'à vous toute la vérité.
Car moi, ô hommes Athéniens,
je n'ai eu ce renom
pour aucune autre chose
que pour certaine sagesse.
d'une certaine sagesse qui est en mol. Et quelle est donc cette sagesse?
Sans doute c'est une sagesse purement humaine, et véritablement je cours grand risque de n'être sage que de celle-là : peut-être que ceux dont j'ai parté tout à l'heure en possèdent quelque autre bien supérieure à celle dont l'homme est l'objet, et je ne puis rien en dire, car assurément je n'ai point une pareille sagesse ; si quelqu'un le prétend, il en impose, et son discours est de me calomnier. Je vous en conjure, Athéniens, n'allez pas éalter en murmures contre moi, si ce que je vais vous dire vous paraît d'une ironie extrême ; car ce n'est pas mes paroles que vous allez entendre, mais je ferai parler devant vous une autorité qui mérite toute votre confiance ; j'invoquerai en faveur de ma sagesse, quelle qu'elle soit, tant est qu'elle soit, le dieu de Delphes. Vous connaissez sans doute Chérophon ; il fut mon ami dès sa jeunesse, et l'ami de la plupart d'entre vous, il s'éloigna avec vous de cette ville et y rentra avec vous. Je vous savais quelle ardeur il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Étant donc un jour allé à Delphes,

Or quelle sagesse est celle-ci ? Peut-être celle-qui est une sagesse humaine, Car dans la réalité 

J'espère qu'il ne me reste plus, car je disais tout-à-l'heure, seraient sages de quelque sagesse plus grande que pour un homme qui n'ai rien que j'en dis : 

car du moins certes 

je ne sais pas elle, mais quiconque dit que je la sais 

et ment et parle 

pour la calomnie contre-moi. 

Et, ô hommes Athéniens, ne faites pas-tomme contre moi, pas-même si je semble à vous dire quelque chose de fort (de fier) car je ne dirai pas comme mien le discours, que je dirai, mais je le rapporterai à celui qui-parle étant digne-de-fait pour vous. 

Car je produirai à vous le dieu celui qui est à Delphes comme témoin de ma science, si certes quelque science estmiène, et quelle elle est. 

Car vous connaissiez bien Chérophon. 

Cet homme était et mon ami depuis lui jeune (sa jeunesse) ; et amis aussi au (du) grand-nombre de 

et il s'exilia avec vous [vous de cet exil que vous saviez 

et il revint avec vous. 

Et vous savais certes quel était Chérophon ; combien il était pour tout-temps quoi il se portait. 

Et certes même un jour
étant allé à Delphes
il osa consulter-l’oracle sur cela,
et n’éclatez-pas-en-murmures,
ô hommes, sur ce-que je dis.
Car certes il demandait,
si quelqu’un était plus sage que moi.
La Pythie donc répondit
personne n’est plus sage.
Et sur ces faits
le frère de lui celui-ci (qui est ici)
témoingera à (dantant vous),
puisque celui-là (Chéréphon)
a terminé sa vie.

VI. Mais considérez les motifs,
pour lesquels je dis cela :
car je dois instruire vous,
d’où la colomnie est venue à moi.
En effet moi ayant entendu ces choses,
je réfléchissais ainsi :
Quoi donc dit le dieu
et quoi donc insinue-t-il,
car moi certes
je sais en moi-même n’étant sage
ni beaucoup ni peu :
quoi donc enfin dit-il,
répétant moi être le plus sage :
car sans-doute il ne ment pas :
car liberté n’est pas à lui de mentir.
Et à la vérité j’étais-incorrect
pendant un long temps,
quoi donc il dit (il voulait dire) :
puis tout-à-fait avec-péine
je me-tournai
vers certaine recherche de cela
telle (de cette manière).
J’allai vers quelqu’un
de ceux qui-paraissaient être sages,
comme devant éprouver l’oracle,
là, si je pouvais quelque-part,
et devant déclarer à l’oracle.
APOLOGIE DE SOCRATE.

que celui-ci du-moins
est plus sage que moi,
mais tu disais moi le plus sage.
Observant donc celui-ci
— car je n'aurais pas en rien
de le citer par son nom :
mais c'était quelqu'un des politiques,
vers lequel moi regardant
je ressentis quelque chose de tel,
à hommes Athéniens,
et conversant avec lui,
ce hommage semblait à moi
paradoxe il-est-vrai être sage
et à beaucoup d'autres hommes
et surtout à lui-même,
mais ne pas l'être.
Et ensuite je tâchais
de montrer à lui,
que croyait-il il-est-vrai être sage,
mais que l'était pas.
De là donc
je devins-odieux et à celui-ci,
et à beaucoup des hommes présents.
Et donc m'envoyant
je réfléchis là en moi-même,
que moi certes je suis plus sage
que cet homme : car d'un côté aucun de nous deux
ne risque de savoir
rien de beau et de bon :
mais celui-ci d'une-part
croyait savoir quelque chose
ne sachant pas rien :
moi d'autre-part,
de même que certes je ne sais rien,
je ne crois pas non-plus rien savoir.
Je paraiss donc
être plus sage que celui-ci
du-moins par quelque petite chose
par cela même, que
en ce point, que je ne me flatte pas de savoir ce que j’ignore en effet.
De là j’allai chez un autre de ceux qui passaient pour être encore plus sages, et j’eus lieu de porter entièrement le même jugement; et par là je m’attirai la haine de ce dernier et de beaucoup d’autres.

VII. Je continuai néanmoins mes recherches, quoique afflicté et même effrayé de me voir exposé à tant de haines, mais je me croyais dans l’obligation de ne pas négliger la réponse de l’oracle, et d’en examiner soigneusement le sens, en allant chez tous ceux qui passaient pour avoir quelque sagesse; et, je vous le jure, Athéniens, car il faut vous dire la vérité, voici en dernier résultat l’impression qu’ils firent sur moi: ceux qui avaient le plus de célébrité me paraissent presque entièrement dénués de connaissances réelles, tandis que d’autres, dont on avait une bien moindre opinion, étaient bien plus près de posséder la sagesse. Mais, quoi qu’il en soit, je dois vous rendre compte des démarches que je fis, et des travaux, s’il le faut ainsi
Apologie de Socrate.

Afin que l'oracle devint aussi pour moi incontestable.

Car après les poètes, et ceux qui font des tragédies,

comme devant surprendre

à sur le fait

moi-même étant

plus ignorant que ceux-là.

Reprenant donc

les poèmes d'eux,

qui paraisaient à moi

avoir été travaillés le plus

par eux,

je demandais-souvent à eux

quoi ils voulaient dire,

ainsi que en-même-temps aussi

j'appris quelque chose d'eux.

Or je répugnais

d'entendre, je savais

mieux qu'eux

sur ces poèmes qu'eux avaient

fait

Je reconnaissais encore

relativement aux poètes aussi

en peu de temps ceci, savoir :

qu'ils ne faisaient pas par science

les poèmes qu'ils faisaient,

mais par une inspiration-naturelle,

et étant-enthousiastes

comme les dévins

et les prophètes :

et en effet ceux-ci disent il est vrai

beaucoup et de belles choses.
comprennent rien à ce qu'ils disent. Il me sembla que les poètes étaient à peu près dans le même cas, et en même temps je m'aperçus qu'à cause de leur talent pour la poésie ils s'imagination étaient sur tout le reste les plus sages des hommes, et qu'ils ne l'étaient pas. Je laissai donc là les poètes, ayant reconnu que j'avais sur eux le même avantage que sur les politiques.

VII. Enfin je m'adressai aux artistes. Je ne pouvais me dissimuler que je ne savais, pour ainsi dire, absolument rien de ce qui concerne leurs professions, et je m'attendais bien à les trouver en possession d'un grand nombre de procédés admirables; et en cela je ne m'étais pas trompé; ils savaient en effet des choses que j'ignorais, et à cet égard ils étaient plus habiles que moi. Cependant, Athéniens, ils me parurent être dans la même erreur que les poètes. Parce qu'il était parfaitement habile dans son art, chacun d'eux avait la prétention de se croire aussi parfaitement instruit sur les objets de la plus haute importance, et cette prétention-là même obscurcissait leur véritable
saur. En sorte que, me demandant à moi-même, au sujet de la réponse de l'oracle, lequel j'aimerais mieux, ou d'être ce que je suis, c'est-à-dire, dépourvu des connaissances qu'ils possèdent, mais aussi exempt de l'ignorance que j'avais remarquée en eux, ou bien d'avoir les mêmes avantages et le même défaut qu'eux, je me répondis à moi-même et à l'oracle, qu'il était plus avantageux pour moi de rester tel que j'étais.

IX. Ce sont ces recherches Athéniens, qui m'ont exposé à tant d'inimitiés si fâcheuses et si fumantes, qui ont donné lieu à beaucoup de calomnies, enfin qui m'a acquis cette célébrité et fait donner ce nom de sage. Car tous ceux qui sont présents à ces discussions, s'imagine que je suis moi-même fort habile dans les choses sur lesquelles je démontre l'ignorance des autres. Mais, Athéniens, la vérité est que le dieu seul est sage, et c'est, suivant moi, ce qu'il a voulu faire entendre par la réponse de l'oracle i que toute la sagesse humaine se réduit à rien, ou à bien peu de chose; et il est bien probable que ce n'est point de Socrate qu'il a voulu précisément parler, mais qu'il
APOLOGIE DE SOCRATE.

X. Près de tout cela, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus.

X. Mais, quand je parle de ce qui est au-dessus de la terre, je veux que mes enfants, que mes petits-enfants et que mes arrière-petits-enfants, soient tous instruits de ce que j'ai appris et que j'ai enseigné. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes enfants et à mes petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils seront perdus. Et il est certain que, si je ne donne pas à mes arrière-petits-enfants les instructions que je leur donnerai, ils iront sans instruction et sans éducation dans le monde, où ils seront perdus et où ils sont perdus.
savoir quelque chose, et qui dans le fait ne savent rien, ou presque rien, il arrive de là que ceux qui ils ont fait subir ce genre d'épreuve, s'irritent, non pas contre eux, mais contre moi, et ne manquent pas de dire qu'il y a un certain Socrate, le plus scélérat des hommes, qui corrompt la jeunesse. Et quand on leur demande ce que Socrate fait pour cela, ce qu'il enseigne, ils ne peuvent rien dire, parce qu'en effet ils ne savent rien ; mais pour ne pas paraître confus et embarrassés, ils ont aussitôt recours à ces accusations vagues et générales qu'on ne manque guère de faire contre ceux qui se livrent à l'étude de la philosophie ; ils disent qu'il recherche les causes des méfaits, les mystères cachés dans le sein de la terre, qu'il ne croit pas à l'existence des dieux, et qu'il fait prévaloir les mauvaises raisons sur les bonnes ; et en effet je crois bien qu'ils ne se soucient pas de déclarer la vérité, et de dire que se donnant pour savants, ils ont été convaincus d'une entière ignorance. C'est probablement ainsi que ceux des hommes ambitieux, violents, et qui sont en grand nombre, parlant sans cesse de moi avec une assurance et un concours si extraordinaires, ont rempli d'âge longtemps vos oreilles de calomnies qu'ils débitent encore tous les jours avec fureur. De ce nombre sont Mélicès, Anytus et Lycon.
ΔΙΟΛΟΓΙΑ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ.

μοι ἐπείθετο, καὶ Ἀνυτος, καὶ Λύκων, Μέλιτος μὲν ὑπὲρ τῶν ποιητῶν ἀχράμενος, Ἀνυτος δὲ ὑπὲρ τῶν δημιουργῶν καὶ τῶν πολιτικῶν, Λύκων δὲ ὑπὲρ τῶν ἐπόρων. οὕτως, ὅπερ ἀρχαμενὸς ἡγοῦ εἰλέγων, διαμόζως ἔνα, εἰ οἷς τῇ εἶναι ἐγὼ ὄμην ταῦτην τὴν διασολὴν ξελεύθαι εὐς ὄμην ἐλεύθρον ἐκῶν ὅπου παλλῆς γεγονὼς. Ταῦτα ἐστὶν ὅμην, ὃ ἀνδρεῖς Ἀθηναῖοι, τάλημπτι καὶ ὄμην ὅμης ὅτι συμαρνὸν ἀποκρυφάμενος ἡγοῦ λέγων, ὅπου ὑποστειάμενος. Καὶ τοιοῦτοι δοκεῖν τοῖς αὐτοῖς ἀπεβλέπων. Ὁ δὲ τεκμηρίων, ὅτι τάλημπτι λέγων, καὶ ὅτι αὐτὴ ἐστὶν ἡ διασολὴ ἡ ἑωθὶ καὶ τὰ αἴτια ταῦτα ἐστίν. Καὶ ἐάν τε νῦν, ἐὰν τε αὐτὸς ἐξητησθηκτα ταῦτα, ὅτι ἔφεσεν.

XI. Περὶ μὲν ὄνων ὑπὸ πρῶτοι μου καθηγοῦντες, αὕτη ἐστὶν Ἰκανῇ ἀπολογία πρὸς ὄμης. Πρὸς δὲ Μέλιτον, τὸν ἀγάθον τε καὶ φιλόπολιν, ὡς φησί, καὶ τοὺς ὑστέρους, μετὰ

who are ported aujourd'hui pour mes accusateurs: Mélibé, au nom des poètes, Anytus, au nom des artistes et des politiques, et Lycon, au nom des orateurs. En sorte qu'il serait bien étonnant, comme je l'ai dit en commençant, que je pusse en si peu d'instants détruire des calomnies si invétérées et si multipliées. Voilà la vérité pure, Athéniens, et dans tout ce que je viens de dire, je ne vous ai ni caché ni dissimulé la moindre chose. Cependant je vois bien qu'ils n'en seront que plus irrités contre moi, ce qui prouve encore la vérité de ce que j'avance, et que j'ai bien démolé les calomnies dont je suis l'objet, et les motifs qui en sont la source. Et si dans ce moment, ou plus tard, vous voulez les rechercher, vous trouverez que les choses sont comme je viens de vous le dire.

XI. Mais en voilà assez pour ma justification sur les griefs de mes premiers accusateurs. A présent je vais m'occuper de répondre aux derniers, et à Mélibé, qui se prétend un citoyen si recommandable et

e et Anytus, et Lycon,
Μελίτων ἀλλ' ἀχράμενος
ὑπὲρ τῶν ποιητῶν,
Ἀνυτος δὲ ὑπὲρ τῶν δημιουργῶν
καὶ τῶν πολιτικῶν,
Λύκων δὲ ὑπὲρ τῶν ἐπόρων.
"Ωστε,
ὅπερ ἡγοῦ εἰλέγων ἀρχαμενὸς,
διαμόζως ἔνα,
εἰ ὁ γὰρ εἰναι ὄμης ταὐταν τὴν διασολὴν ἀλληλοκαταλέθαι ἐν ὄμης ἐλεύθρον ἐκῶν ὅπου παλλῆς γεγονὼς. Ταῦτα ἐστὶν ὅμης, ὃ ἀνδρεῖς Ἀθηναῖοι, τάλημπτι καὶ ὄμης ὅτι συμαρνὸν ἀποκρυφάμενος ἡγοῦ λέγων, ὅπου ὑποστειάμενος. Καὶ τοιοῦτοι δοκεῖν τοῖς αὐτοῖς ἀπεβλέπων. Ὁ δὲ τεκμηρίων, ὅτι τάλημπτι λέγων, καὶ ὅτι αὐτὴ ἐστὶν ἡ διασολὴ ἡ ἑωθὶ καὶ τὰ αἴτια ταῦτα ἐστίν. Καὶ ἐάν τε νῦν, ἐὰν τε αὐτὸς ἐξητησθηκτα ταῦτα, ὅτι ἔφεσεν.

XI. Αὕτη μὲν ὄνως ἀπολογία ἐστὶν Ἰκανὴ πρὸς ὄμης, περὶ ὃν καθηγοῦντες ὁ πρῶτος καθηγοῦρος μου. Μετὰ ταῦτα δὲ περὶ τὸν ἀμαλκροῦντι ἀριστούργησαν πρὸς Μέλιτον, τὸν ἀγάθον τε καὶ φιλόπολιν, ὡς φησί, ὅτι αὐτὴ ἐστὶν ἡ διασολὴ ἡ ἑωθὶ καὶ τὰ αἴτια ταῦτα ἐστίν. Καὶ ἐάν τε νῦν, ἐὰν τε αὐτὸς ἐξητησθηκτα ταῦτα, εὑρήσετε ὄμης.
APOLOGIE DE SOCRATE.

XII. Et toi, Mélitus, c'est à toi que je m'adresse : n'est-il pas vrai que ce à quoi vous attachez le plus d'importance, c'est au moyen de rendre les jeunes gens le plus sages qu'ils soient possible ? — Oui, certes. — Eh bien donc ! dites maintenant à nos juges qui est-ce qui...
qui rend ces jeunes-gens meilleurs ?
car il est clair que tu le sais,
 cela du moins étant à son à toi.
Certes en effet ayant trouvé
celui qui corrompt la jeunesse,
comme tu dis,
tu cites moi devant ceux-ci
et tu m'accuses :
mais va donc, dis
celui qui les rend meilleurs
et indique à eux (aux juges) qui c'est.
Vois-tu, ô Mélitus, que tu te taie
et n'as rien à dire?
et certes ne semble-t-il pas à toi
être honteux
et une preuve suffisante
de ce que justement moi je dis,
que nul soin n'ait été à toi de cela?
Mais dis, ô homme vertueux,
qui rend ces jeunes-gens meilleurs ?
— Les lois.
— Mais je ne te demande pas cela,
ô homme excellent,
mais quel est l'homme,
qui sait d'abord
cela même, savoir, les lois.
— Ceux-ci, ô Socrate,
les juges.
— Comment dis-tu, ô Mélitus ?
ceux-ci sont-ils capables
d'instruire les jeunes gens
et de les faire meilleurs ?
— En surtout.
— Est-ce que tous en sont capables,
on les uns d'entre eux,
et les autres non ?
— Tous.
— Tu dis certes bien, par Junon,
et tu dis là une grande abondance
de ceux qui sont utiles.
bons services. Mais poursuivons : tous les citoyens qui sont ici simplement connus audit, sont-ils capables, ou non, de rendre les jeunes gens meilleurs ? — Oui, vraiment. — Et les sénateurs ? — Les sénateurs aussi. — Mais, mon cher Mélitus, tous ceux qui assistent aux assemblées du peuple ne pourraient-ils pas quelquefois corrompre les jeunes gens ? ou ceux-là sont-ils également capables de les rendre meilleurs ? — Tous ceux-là aussi. — Ainsi donc, à votre avis, tous les Athéniens, excepté moi, peuvent rendre les hommes bons et vertueux ; moi seul je les corromps. N'est-ce pas ce que vous pré- tendez ? — Précédemment, c'est cela même que je dis. — C'est me con- damner à un étrange et cruel malheur ; mais répondez encore : Croyez-vous qu'il en soit de même des chevaux, par exemple ? que tous les hommes puissent les rendre meilleurs, et qu'il n'y ait qu'un seul homme dans le cas de les gâter ? ou plutôt n'est-ce pas tout le con- traitre ? et ne pourrait-on pas dire qu'il n'y a qu'un seul homme capa- ble de dresser parfaitement ses chevaux, ou du moins qu'il n'y en a qu'un très-petit nombre, savoir les écuriers, tandis que la plupart des hommes gâtent les chevaux, ou moins quand ils veulent les mon-
Apoloige de Socrate.

XIII. "Esi di òi mēs aeris, ò prós Diós Mélythe, πότερόν ἐστιν οἰκεῖν ἁμείνων ἐν πολιτείας χρηστοῖς, ὥ νονοις; Ι' tān, ἀπόκριναι οὐδὲν γὰρ τοι χαλεπῶν ἀρετῶν. Οὐχ ὅ μεν νοντοι κακὸν τι ἠργάζονται τούς δὲ ἐγγυτάτι εἰσαυτῶν ὅπερ, οἱ δ' ἀγαθοὶ ἀγαθὸν τι; — Πάνω γε. — "Εστὶν οὖν ὅτις θεολάται

ter et s'en servir? Et n'en est-il pas de tous les autres animaux comme des chevaux? Sans doute il en est ainsi, soit que vous refusez d'en convenir, Anytus et vous, soit que vous en conveniez. Autrement ce serait un grand bonheur pour la jeunesse, si l'on y avait qu'un seul homme capable de la corrompre, et que tous les autres pussent la rendre vertueuse. Mais, croyez-moi, Mélythus, vous montrez assez que jamais vous n'avez réfléchi à l'éducation de la jeunesse, et vos discours prouvent avec la dernière évidence votre insouciance sur cet objet pour lequel vous osez me traduire en justice.

XIII. Mais, au nom de Jupiter, dites-nous encore, Mélythus, lequel est préférable de vivre avec des sots, vertueux, ou d'habiter parmi des méchants? Répondez, mon ami, car la question que je vous fais n'est pas bien embarrassante. N'est-il pas vrai que les méchants font toujours quelque mal à ceux qui vivent auprès d'eux; au lieu qu'il y a toujours quelque bien à attendre des hommes vertueux? — Assurément. — Or, y a-t-il au monde quelqu'un qui ait mieux éprouver quelque dommage de la part de ceux avec lesquels il vit, que d'en

e t'ils s'enservent, les gâtent-ils? N'est-ce pas ainsi, o Mélythus, et pour les chevaux, et pour tous les autres animaux? C'est ainsi entièrement sans douce, soit que tel et Anytus vous disiez non, soit que vous disiez oui: car ce serait quelque grand bonheur pour les jeunes gens, si d'une part un seul homme corrumpit eux, et que d'autre part les autres leur solent utiles. Mais en effet, o Mélythus, tu montres suffisamment, que jamais tu ne t'es inquiété des jeunes gens, et tu fais voir clairement l'insouciance de toi-même, que nul soin n'a été à toi des choses pour lesquelles tu me traduis en justice.

XIII. Mais dis encore à nous, o Mélythus, par Jupiter, lequel des deux est meilleur d'habiter avec des sots vertueux, ou avec des méchants? O mon ami, réponds: car je ne te demande certes rien de difficile. D'une part les méchants ne font-ils pas toujours quelque mal à ceux qui sont le plus près d'eux-mêmes, et les bons quelque bien? — Tout-à-fait certes. — Est-il donc quelqu'un qui veut être bête?
recevoir des servites? Répondez, mon ami; car la loi vous oblige de répondre. Y a-t-il quelqu'un qui veuille qu'on lui fasse du tort? — Non, certes. — Eh bien donc! à présent, m'accusez-vous ici comme corrompant la jeunesse à deesin, sans doute. — Eh quoi! Mélitus, si jeune encore, avez-vous donc une telle supériorité de sagesse sur moi, malgré mon âge avancé, que vous sachiez parfaitement qu'il n'y a que du mal à attendre des méchants, et du bien à attendre des bons, quand on vit avec eux; et de mon côté, en suis-je donc venu à un tel degré d'ignorance, que je ne veuille pas bien que si je rends méchant quelqu'un de ceux qui ont avec moi un commerce habituel, je m'exposei à en recevoir quelque préjudice, et que je me fasse à deesin tout le mal que vous prétendez? Voilà, Mélitus, ce que vous ne persuaderez jamais ni à moi, ni à l'espèce, à qui que ce soit dans le monde. Mais, ou il n'est pas vrai que je corrompe la jeunesse, ou, si je la corromps,
APOLOGIE DE SOCRATE.

ou, si je corromps la jeunesse, c'est malgré-moi;
de sorte que toi du moins tu mens dans les deux cas.
Mais si je corromps la jeunesse malgré-moi,
une loi n'est pas de me traduire le
pour des fautes
telles et involontaires,
mais ayant pris en particulier
de m'instruire et de m'averter;
car il est clair que, si je suis instruit,
je cesserais
ce que du moins je fais malgré-moi.
Or toi d'une part tu as été
de te trouver avec moi
et de m'instruire,
et tu ne l'as pas voulu :
d'autre part tu me traduis ici,
ou la loi est de traduire
ceux qui ont besoin de châtiment,
mais non d'instruction.

XIV. Mais en effet,
ô hommes Athéniens,
cela certes, que moi je disais,
est déjà évident,
que jamais seul-n'est-il
plu grand ni petit
de ces choses à Mélitus.
Mais cependant dis donc à nous,
ô Mélitus, comment dis-tu moi
corrompre les plus jeunes?
cest-il certes pas évident que
l'après l'accusation
que tu as rédigé,
la dis moi le faire en enseignant
à ne pas croire
aux dieux auxquels la ville croit,
mais à d'autres divinités nouvelles?
Ne dis-tu pas que je les corromps?
APOLOGIE DE Socrate.

— Oui, je soutiens que vous ne croyez nullement à l'existence des dieux. — Bon et honnête Méiltus, pourquoi dites-vous cela ? Est-ce que je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil et la lune sont des divinités ? — Non, par Jupiter, Athénéens, il ne me croit pas, puisqu'il affirme que le soleil est une pierre, et la lune une terre.

— Croyez-vous donc, mon cher Méiltus, accuser Anaxagore ? et méprisez-vous assez ceux qui nous soutiennent, ou les croyez-vous assez

en enseignant ces doctrines ?

— Oui à-la-vérité je dis cela tout-à-fait certes.

— Or donc, ô Méiltus, par ces dieux-mêmes, dont maintenant il est question, dis encore plus clairement et à mot et à ces hommes-ci. Car mal je ne puis comprendre, si tu dis moi enseigner à croire certains-dieux exister, et même-à-moi ainsi je crois des dieux exister, et je ne suis pas du tout athée, je ne suis-pas-couvable en cela, non pourtant certes ceux que la ville reconnaît, mais d'autres, et si cela est ce-que tu reproches à moi, que j'enseigne d'autres dieux ; ou si tu prétends absolument moi même et mes croire ceux, et enseigner cela à autres. — Je dis cela, que tu ne crois pas du tout aux dieux.

— O admirable Méiltus, pour obtenir quoi dits-tu cela ?

— Non, par Jupiter, ô hommes jugés, puisqu'il (Socrate) prétend d'une-part le soleil être une pierre d'autre-part la lune être une terre.

— Tu penses accuser Anaxagore,

et tu médires ceux-ci (les juges),
APOLIGIE DE SOCRATE.

et tu penses eux
être étrangers aux lettres
au-point de ne pas savoir
que les livres d’Anaxagore,
celui de Clazomène,
sont-pleins de ces assertions-là.
Aussi bien les jeunes-gens
apprenant de moi des choses,
dont il est permis quelquefois
toujours de place d’orchestre
pour une drachme,
s’ils la payent tout-à-fait cher,
de laissé Socrate,
s’il signait elles être de lui,
et surtout encore
eilleurs étant si absurdes.
Mais, d’après Jupiter,
similaire à toi ainsi
trois aucun dieu n’exister ?
— Non certes, non, par Jupiter,
tu n’y crois en aucune-manière.
— Tu es certes incroyable,
ô Méllitus,
et cela même à toi-même,
come tu sembles à moi.
(ce celui-ci (Méllitus) semble à moi,
où hommes Athéniens,
bien tu n’a fait insolent
et témaire,
ne pas avoir tout simplement
l’acte-d’accusation
par une certaine Insolence
et témaï et jeunesse.
En effet il ressemble comme à celui
qui-propose une énigme
et qui-lente;
Est-ce que Socrate le sage
s’apercevra certes
de moi plaisantant,
et disant
APOLOGIE DE SOCRATE.

61

des choses opposées à moi-même, ou tromperai-je lui et les autres ceux qui écouteront?

Car celui-ci paraît évidemment moi dire lui-même sur l'acte d'accusation des choses opposées à lui-même, comme il disait:

« Socrate est coupable en ne croyant pas aux dieux; mais aussi en croyant aux dieux. »

Or cela est aussi d'un homme qui se moque.

XV. Mais considérez avec moi, ô hommes, comment il me paraît dire ces choses, et toi répons à nous, ô Molécus. Mais vous, ce que dans le commencement je demandais à vous, souvenez-vous de ne pas murmurer contre moi, si je fais mon discours dans ma manière accoutumée.

Est-il quelqu'un des hommes, ô Molécus, qui d'une-part croit des choses humaines être, et d'autre-part ne croit pas des hommes être ? Qu'il réponde, ô hommes, et ne murmure pas d'une façon et d'une autre.

Est-il quelqu'un qui ne croit pas d'une-part des chevaux être, et qui croit d'autre-part des choses concernant-les-chevaux être ? ou qu'il croit que d'une-part ne croit pas des joueurs-de-flûte être, et croit d'autre-part des choses concernant-la-flûte être ?

A POLOAGIA ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ.

60

μένου καὶ έναντὶ ἐμαυτῷ λέγοντος, ἣ ἐξαπατήσω ἀυτόν καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς ἀκούοντας; Οὖν γὰρ ἐμοὶ φαίνεται τὰ ἑννότατα λέγειν ἀυτὸν ἀυτῷ ἐν τῇ γραφῇ, ὥσπερ ἐν εἰ ἐστιν· Ἑλείκει Σωκράτης θεοὺς οὐ νομίζον, ἀλλὰ θεοὺς νομίζον. Καὶ τοῖς τούτο ἐστὶ παράστη.

XV. Συνεπικαφάσθη δὲ, ὃ ἀνδρὲς, ἢ μοι φαίνεται ταῦτα λέγειν· ὡς ὁ ἡμῖν ἀποκρινηθεῖς, ὃ Μέλητε. Ἐρρεῖς δὲ, ὥσπερ κατὰ ἄρχας ὄμεις παραχθαμένης, μέμνεσθε μηθὶς θορυβεῖν, ἐὰν ἐν τῷ λόγῳ τρόπῳ τοὺς λόγους ποιῆσαι.

 אלינו ἀμαυτῷ, ἤξαπατήσω ἀυτὸν καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς ἀκούοντας; Οὖν γὰρ φαίνεται ἐμοὶ λέγειν ἀυτῷ ἐν τῇ γραφῇ τὰ ἑννότατα συνῆς, ὥσπερ εἰ ἐστιν ἐν τῷ ἑ σωκράτης ἑλείκει οὐ νομίζον, ἀλλὰ νομίζον μηθὲς· Καὶ τοῖς τούτο ἐστὶ παράστη.

IX. Συνεπικαφάσθη δὲ, ὃ ἀνδρὲς, ἢ μοι φαίνεται λέγειν πράγματα εἶναι, ἀνθρώπους δὲ οὐ νομίζει, ἁπαρχινεῖσθαι, ὃ ἀνδρὲς, καὶ μὴ ἐλλά καὶ ἀλλὰ θορυβεῖσθαι. "Ἐσο" ὡς ὁτις ἵππους μὴν οὐ νομίζει, ἤπικα δὲ πράγματα; ἢ αὐτοῖς μὴν οὐ νομίζει, αὐτητικὰ δὲ πράγματα; Οὖν ἡστίν, ὃ ἀρίστε ἀνδρῶν·

absardes et entièrement contradictoires, ou si je parviendrai à lui en imposer ainsi qu’à tout le reste de l’auditoire. En effet, c’est bien avancer des choses contradictoires que de dire, comme il le fait dans sa dénunciation écrite: « Socrate est criminel en ce qu’il ne reconnaît point de dieux, et d’un autre côté en ce qu’il admet des dieux. » Assurément c’est se moquer que de tenir un pareil langage.

XV. Examinez encore avec moi, Athéniens, comment je suis porté à croire que c’est là tout ce qu’il dit: répondez-nous, Molécus, et vous, Juges, souffrez sans murmurer, comme je vous en ai priés en commençant ce discours, que je puisse suivre cet examen de la manière qui m’est propre et familière.

Pourtant il y a quelqu’un au monde, Molécus, qui croit qu’il existe des choses humaines, sans croire en même temps qu’il existe des dieux? Ordonnez-lui de répondre, Juges, et empêchez qu’il ne cherche à sortir de la question en se livrant à des clamours indécents. Est-il possible de croire qu’il y ait des choses qui concernent l’équitation ou l’art de jouer de la flûte, sans croire en même temps qu’il existe des chevaux et des
Personne n'est tel, o le meilleur des hommes ; si toi tu ne veux pas répondre, moje je le dis à toi et aux autres ceux-qui-soient-ici. Mais du-moins répons après ceci. Est-il quelqu'un qui croit d'une-part des choses divines être et d'autre-part ne croit pas des divinités être ?

— Il n'est personne.

— Comme tu m'as obligé, de-ce-que tu as répondu avec-peine étant contraint par ceux-ci. Ainsi d'une-part tu prêtes moi et reconnaître et enseigner des choses divines, soit certes nouvelles soit anciennes ; mais enfin certes d’après ton dire je reconnais des choses divines, et tu as juré même cela dans l’acte-d’accusation. Or si je reconnais des choses divines, sans-doute aussi grande nécessité et moi reconnaître des divinités. N’est-il pas ainsi ?

Certes il en est ainsi ; car je suppose toi avouant, puisque tu ne réponds pas.

Or ne regardons-nous pas les démons ou certes comme dieux, ou comme enfants de dieux ?

Dis-tu oui ou non ?

— Certes je dis oui tout-a-fait.

— Ainsi puisque je reconnais des divinités, comme tu le dis, si d’une part ces démons, sont de certains dieux, cela serait, ce-que je prétends toi...
APOLLOGIE DE SORCrATE.

Aúvpteovai
kal χαρινετεσθαι,
φάνει ἐμὴ
οὐχ ἤγοιμον 
θεοὺς αὐθ
ήγεσθαι πάλιν,
ἐπειδῆτερ γε 
διαίμενας ἠγομάι· 
εἰ δ' οὖ ὁ
diαγόμενος ὁμών παίδες εἰς νόμοι τινές 
ἐκ νιφαῖς ἡ ἐκ τινων 
ἄλλων, τὸν 
δὲ καὶ λέγονται, 
τις ἂν ἄνθρωποι 
κεῖνων καὶ 
παίδες 
ήγεοι εἶναι,
θεοὺς 
καὶ μὴ;
Ομοιοὶ 
γὰρ 
ὅταν 
ἐκκοπῆς ἢ, ὁποῖο 
ἐκ τοῖς 
πάλιν 
θεοὺς 
ἡγηματο 
ἐπὶ καὶ 
ὁμοίως 
ἰδοὶ 
τινών 
παιδείων 
δὲ καὶ 
μὴ 
ἡγομένος 
ἂν, ἂν ὁ 
Μέλιτε, 
οὐ 
ἐκτιν 
ἔστιν 
οὕς 
ἐκ 
ταῦτα 
οὐχ 
ἀποπειράμενος 
ὅμως 
ἐγκαθ. 
τινες 
παιδείας 
καὶ 
καὶ 
ἐποίητο,
καὶ 
ἀπο

voulez que vous jetez en nous proposant une question captivante, et en disant que je ne crois pas qu'il existe des dieux, et que pourtant je crois qu'il en existe, puisque je crois à l'existence des divinités. Que ces divinités soient, si l'on veut, des enfants même illégitimes, nés des dieux et des nymphes, ou de créatures mortelles, comme on le dit de quelques-unes d'entre elles, quel homme au monde pourrait croire qu'il y ait des enfants de dieux, et refuser de croire qu'il y ait des dieux? Car cela serait aussi absurde que de croire qu'il y ait des mulets, et de refuser de croire qu'il y existe des ânes et des chevaux. Assurément, Mélius, il n'est pas possible que vous ne m'ayez intenté une pareille accusation pour m'éprouver, ou parce que vous vous trouviez fort embarrassé de m'imputer aucun délit réel. Mais que vous parveniez à persuader à quelqu'un au monde qui ait peu de sens et de raison, que le même homme peut fort bien croire qu'il y ait des choses divines, sans croire pour cela qu'il y ait des dieux, des divinités, ou des héros, voilà ce qui est de toute impossibilité.

XVI. Au reste, Athéniens, je ne crois pas qu'il soit besoin d'un
APOLLOGIE DE SOCRATE.

... le danger de mourir ou l'avantage de vivre, et non pas considérer uniquement dans tout ce qu'il fait, o hommes Athéniens, il ne semble pas à moi être besoin d'une longue défense, pour dire que je ne suis pas coupable selon l'accusation de Mélitus, mais même cela est suffisant: et d'autre-part ce-que je disais dans les choses d'avant, qu'une grande inimité est venue en contres moi et chez beaucoup de gens, sachez bien que c'est vrai. Et cela est ce qui perdra moi, si cela me doit perdre, et non Mélitus, ni Anytus non plus mais et la calomnie et la haine de beaucoup de gens. Choses qui certes ont perdu aussi beaucoup d'autres hommes même vertueux, et je pense aussi elles en devoir perdre beaucoup et nul danger n'est que cela s'arrête à moi.

Mais certes peut-être on dira: « Il quoi ! Socrate, ne rougis-tu pas de t'être attaché à un genre d'étude qui t'expose aujourd'hui à périr ? » Je pourrais répondre avec raison à celui qui me ferait cette objection: Certaines vous êtes dans l'erreur, si vous vous imaginez que l'homme qui peut rendre quelque service, si peu important qu'il soit, doive compter pour quelque chose le danger de mourir ou l'avantage de vivre, et non pas considérer uniquement dans tout ce qu'il fait,
APOLOGIE DE SOCRATE.

69

d'elles proclame, s'il fait quelque chose, s'il fait le juste ou l'injuste, et des actes d'un homme bon ou d'un méchant. Car ils seraient méprisables, du moins d'après ton raisonnement, tous-ceux qui des demi-dieux sont morts devant Troie, et les autres, et le fils de Thétis, qui méprise le danger en comparaison du endurer quelque chose de honteux au-point que, lorsque sa mère, qui-était déesse, dit ainsi à-peu-près, comme moi je pense, à lui qui désirait-avec-ardeur tuer Hector :

« O mon enfant, si tu venges le meurtrier à (de) Patrocle ton compagnon, et que tu tues Hector, toi-même tu mourras ; car aussitôt certes, dit-elle, après Hector ton destin est prêt ; mais lui ayant entendu ces mots, d'une-part tint-peu-compte de la mort et du danger, d'autre-part ayant craint beaucoup le vivre, étant là-bas, [plus et le ne pas venger ses amis :

« Que je meursur-le-champ, dit-il, ayant infligé châtainement à celui qui est-coupable, afin que je ne reste pas ici objet-de-ridée
près des vaisseaux recourbés, fardeau de la terre. »

Est-ce-que tu penses lui
APOLOGIE DE SOCRATE.

70

κινδύνου; οὕτω γὰρ ἦσα, ὃ ἀνδρεὶς Ἀθηναῖοι, τῇ ἁλιθείᾳ, ὃ ἄν τις ἐκεῖνον τάς ἡγησάμενος βέλτιον εἶναι, ἢ ὁ ἀρχικάς ταχθῇ, ἐναίσθησα δὲ, ὡς ἐμοὶ δοξηί, μένοντα κινδυνεύειν, μηδὲν ὑπολογιζόμενον μήτε θάνατον μήτε ἄλλο μιθὲν πρὸ τοῦ σιγήρου.

XVII. Ἐγώ οὖν δεινὰ ἐτήν εἰργασμένος, ὃ ἀνδρεὶς Ἀθηναῖοι, ἢ ἄρα κἀγὼ, ἢ μὲν οἱ ἀρχικοὶ ταχτῆται, ὡς ὑμείς εἰσίν οντες ἄρχει, καὶ ἐν Ποτιδαίι, καὶ ἐν Ἀμφιπολεῖ, καὶ ἐπὶ Δηλίῳ, τότε μὲν, ὃ ἐκεῖνος ταχτῆται, ἐσοφηνός καὶ ἅλλος τὰς καὶ ἐκινδυνούσον ἀποθανεῖν, τοῦ δὲ θεοῦ τάττονος, ὡς ἐγὼ τόθῃ τε καὶ ὑπελαβὼν, φιλοσοφούντα με δεν ζην καὶ ἐκπείγουσα ζησμοῦ καὶ τοὺς ἄλλους, ἐναίσθησις καὶ φυσικεύεις καὶ θάνατον, ἢ ἄλλο τοίου πράγμα, λατρείαι τῆς τάξεως. Δεινὸν μὲν ἄν εἰς, καὶ ὡς ἀληθὸς τότε ἄν με δικαίως εἰσάγα τις εἰς δικαστήριον, ὡς οὐ νομίζω θεος

vous donc qu'il s'inquiète beaucoup des dangers et de la mort ? Et en effet, Athéniens, c'est véritablement ainsi qu'il en doit aller : le poste qu'on a choisi, parce qu'en croyant le plus honorable, ou celui dans lequel on a été placé par son chef, il faut, à ce qu'il me semble, y rester malgré tous les dangers, sans compter pour rien ni la mort ni quoi que ce soit, en comparaison de l'infamie.

XVII. Certes ce serait de ma part une étrange conduite, si, après m'être montré ferme et inébranlable, après avoir affirmé la mort, comme le faisant tous les vrais soldats, dans le poste que vos généraux m'avaient assigné à Poutidée, à Amphipolis et à Delium, aujourd'hui la crainte de la mort ou de quelque autre chose que ce soit me faisait abandonner le poste qu'il croit que le dieu de Delos m'a placé, et renoncer à la mission que j'en ai reçue, de vivre en cultivant la philosophie, en éprouvant sans cesse et moi-même et les autres. Voilà ce qui serait bien extraordinaire et c'est bien alors qu'on pourrait légitimement me traduire devant ce tribunal, et m'accuser avec vérité de ne pas croire à l'existence des dieux, n'ayant aucune con-

s'être souci de la mort et du danger ?

C'est, je ne suis ainsi dans la réalité d'hommes Athéniens, où quelqu'un se sera placé lui-même, ayant cru dure inflex, ou aura été placé par eux, ils faill, comme il semble à moi, laissant à affronter les dangers, ne tenant compte en rien ni de la mort ni de rien autre chose avant le honteux.

XVII. Moi donc je serais ayant fait des choses étrangères, d'hommes Athéniens, si, lorsque d'une part les chefs, que vous aviez choisi pour commander à moi, plaçaient moi et à Potidée, et à Amphipolis, et à Delium, alors il est vrai je restais, où ceux-là me plaçaient, comme aussi quelque autre que ce fût, et je courais risque de mourir, et si d'autre part ils me plaçaient, comme moi et j'ai pensé et j'ai supposé salloir moi vivre philosophant et examinant moi-même et les autres, ou, dis-je, alors ayant craint ou la mort, ou une autre chose que je n'avais laissé mon poste.

Ce serait de ma part une étrange et véritablement alors quelqu'un citerait moi justement devant le tribunal, parce que je ne crois pas
Personne ne sait ce que c'est que la mort, et si elle n'est pas peut-être le plus grand des biens; cependant on la craint, comme si on savait avec certitude que c'est le plus grand des maux: or, n'est-ce pas l'espèce d'ignorance la plus honteuse que de croire savoir ce qu'en effet on ignore? Quant à moi, Athéniens, c'est peut-être encore en cela que je diffère du plus grand nombre des hommes: et si jamais j'affirme que je suis en quelque chose plus sage que toi ou tel de nos concitoyens, ce serait en ce que je ne saurais pas bien précisément ce que c'est que les enfers, du moins je ne m'imagine pas le savoir. Mais qu'il soit honteux et criminel de commettre une action injuste, et de manquer de soumission envers son supérieur, quel qu'il soit, homme ou dieu, voilà ce que je sais avec certitude. Je ne pourrai donc jamais me résoudre à des dieux être, désobéissant à l'oracle et craignant la mort et pensant être sage, ne l'étant pas. Car certes le craindre la mort, ô hommes, n'est rien autre chose que paraître être sage, ne l'étant pas: car c'est paraître savoir les choses qu'on ne sait pas. Car nul ne sait (connait) la mort, pas-même si elle ne se trouve pas étant pour l'homme le plus grand de tous les biens: mais tous la craignent comme sachant bien qu'elle est le plus grand des maux.

Et comment cela n'est-il pas une ignorance même celle qui est répréhensible, celle du croire savoir les choses qu'on ne sait pas? Mais moi, ô hommes, je diffère peut-être en cela et ici du grand-nombre des hommes, et si certes je prétendrais être plus sage que quelqu'un en quelque chose, ce serait en cela, que ne sachant pas suffisamment sur ce qui se passe dans l'enfer de-même aussi je crois ne pas savoir. Mais le être-injuste et désobéir à celui qui est meilleur, et dieu et homme, je sais que cela est mauvais et honteux.
APOLOGIE DE SOCRATE.

Janais donc je ne craindrai sa
ni ne fuirai
les choses que je ne sais pas
si elles se trouvaient étant des bains,
avant les maux,
est quels je sais qu'ils sont des maux.
De sorte que pas-mème
si maintenant vous renvoyez moi
n'ayant-pas-cru Anytus,
qui prétendait, ou ne pas falloir
moi dans le principe a
être venu ici,
où, puisque j'y était venu,
le ne pas faire mourir moi
n'être pas possible,
disant à vous,
que, si j'échappais,
dès-lors les fils de vous
s'occupant,
les doctrines que Socrate enseigne,
seraient corrompus
tous entièrement,
si vous disiez à tout après cela :
O Socrate,
maintenant à la vérité
nous ne crainrons pas Anytus,
mais nous renvoyons tout
à cette condition toutefois
de ne plus t'applicuer
à ce genre-de-recherches,
et de ne plus philosopher :
mais si tu es pris faisant encore cela
tu mourras :
si donc, ce que j'ai dit,
tous renvoyez moi à ces conditions
je dirais à vous que
moi, ô hommes Athéniens,
estime il-est-vrai et j'alimme vous,
mais que j'obéirai au dieu
plutôt qu'à vous,
APOLIGIE DE SOCRATE.

et tant-que je respirerai
et que je serai capable d'agir,
je ne cesserai pas philosophant
et exhortant vous aussi
et donnant-des-avis,
à n'importe-qui de vous
je rencontrera au-fur-et-à-mesure,
disant les choses que j'ai-coutume,
savoir, que,
ô le meilleur des hommes,
etant Athénien,
d'une cité la plus grande
et la plus renommée
pour la sagesse et la puissance,
ne rougis-tu pas d'une-part
et de vérité et de ton âme,
comment elle sera
la meilleure qu'il est possible?
Et si quelqu'un de vous conteste,
et prétend s'en-occuper,
je ne laisserai pas lui aussitôt
ni ne m'en-irai,
mais j'interrogerai lui
et je l'examinera et je le confondrai,
et s'il ne paraît pas à moi
posséder la vertu,
mais le prétendre,
j'en reprendrai,
de-ce que il fait le moins de cas
des choses dignes du plus de prix,
et ce plus grand cas
de celles qui sont plus méprisables.
Je ferai cela
et au plus jeune et au plus âgé,
APOLÔGIE DE Socrate.

Jeunes ou vieux, étrangers ou citoyens, mais plus encore avec les citoyens, d'autant qu'ils me tiennent de plus près par leur naissance. Car c'est là, en doutez point, ce que me prescrit le dieu, et je suis persuadé que rien ne peut être plus avantageux pour vous, dans la république, que cette soumission et ce dressoir de ma part aux ordres du dieu ; puisque je ne fais autre chose en cela que vous persuader, jeunes et vieux, que ce ne sont pas les soins du corps, l'amour des richesses ni de toute autre chose de ce genre, qui doivent vous occuper d'abord, ou aussi fortement que le soin de votre âme, et les moyens de l'ouvrir. De toutes les vertus ; vous diant que les richesses ne donnent pas la vertu, mais que la vertu procure aux hommes la richesse, et qu'elle est pour eux la source de tous les biens et de tous les avantages tant publics que particuliers. Si donc, en tenant un pareil langage, je corromps la jeunesse, voilà ce qui serait véritablement bien fâcheux ; mais si quelqu'un soutient que je dis autre chose que cela, il dit un mensonge. Je vous dirai plus encore, Athéniens : croyez-en Anytus, ou ne le croyez pas, renvoyez-moi abou
APOLOGIE DE SOCRATE.

XVIII. Ne murmurez pas, d'ailleurs Athéniens, mais persistez à moi dans les choses dont j'ai prété un de ne pas murmurer aux paroles que je dirais, et en effet, comme moi je pense, vous profiteriez les écoutant. Car je dois certes dire à vous certaines paroles et d'autres auxquelles peut-être vous vous récitez : mais ne faites cela en aucune façon. Car sachez-le bien, si vous faites mourir mon égal, que soit que moi je dis, vous ne nuirez pas à moi plus qu'à vous-même.

AUX autrui, ni Anytus ni Melitus

ne murmurent à moi en rien.

Car il ne se pourrait pas non plus

que je ne pense pas être possible à

un homme meilleur

d'être lênu par un malheureux.

Peut-être cependant

ils me ferait-mourir,

ou me haïreraient,

ou me dégraderent.

Or à la vérité celui-ci peut-être et quelque autre par hasard

pense ces choses de grands maux,

mais moi je ne le pense pas si

au contraire je crois bien plutôt

un mal de faire, en crois celui-ci.

ou prononcez mon arrêt, jamais il ne me sera possible de changer de conducte, dusse-je souffrir mille fois la mort.

XVIII. Ne murmurez point, Athéniens, mais accordez-moi la grâce que je vous ai demandée, de contenir votre indignation sur ce que j'avais à vous dire, et de m'entendre patiemment. Et en effet, il me semble qu'il doit vous être avantageux de m'écouter avec calme. Je vais dire encore d'autres choses capables peut-être d'exister vos clamours, mais ne vous abandonnez point à ce mouvement de colère. Soyez bien sûrs que, si vous me condamnez à mort, étant tel que je viens de le déclarer, vous me ferez moins de tort qu'à vous-mêmes ; car ni Melitus ni Anytus ne souhaitent me nuire, et je ne crois pas qu'il soit au pouvoir des maîtres de nuire à l'homme de bien. Peut-être me feront-ils condamner à la mort, ou à l'exil, ou à perdre mes droits de citoyen, peines que Melitus et tel autre regardent comme de grands maux, mais que je n'entends point ainsi ; ce qui me paraît un mal véritable, c'est bien plutôt de faire ce qu'il fait aujourd'hui,

AUX autrui, ni Anytus

nullement.

AUX autrui, ni Anytus

nullement.

AUX autrui, ni Anytus

nullement.
d'entreprendre de faire périr un homme injustement. Maintenant, donc, Athénien, il s'en faut beaucoup que ce soit mon propre intérêt qui m'occupe, en faisant mon apologie, comme on pourrait le croire, c'est le vôtre, c'est la crainte que vous ne méconnaissiez, en me condamnant, le bienfait du dieu envers vous: car si vous me faites mourir, vous ne trouverez pas facilement un autre homme tel que moi, qu'il semble véritablement avoir attaché à cette ville (souffrez cette comparaison peut-être un peu triviale) comme un éperon à un coureur puissant et généreux, mais dont sa grandeur même ralentit quelquefois les mouvements, et qui a besoin d'être aiguillonné. C'est ainsi, à ce qu'il me semble, et avec cette disposition d'esprit que le dieu m'a placé dans cette ville pour vous aiguiller en quelque sorte, vous persuader, et gourmander chacun de vous, sans cesse et partout où je le rencontre. Un tel homme, Athénien, ne sera pas facile à retrouver; et, si vous voulez m'en croire, vous épargnerez ma vie. Mais peut-être qu'importunés par mon zèle, comme des hommes assoupis qui frappent celui qui les réveille, et vous laissant aller
aux insinuations de Molitus, vous m'avez montré sans scrupule, et ensuite vous rétorquez pour toujours dans vos langues léthargiques, à moins que le dieu, touché de compassion pour vous, ne vous envoie quelque citoyen qui me ressemble. Or, que je sois tel que je vous le dis, et véritablement chargé d'accomplir les vues d'une divinité bienfaisante en cette ville, c'est ce qu'il vous serait facile de reconnaître à cette marque : en effet, ce n'est pas une chose bien naturelle et bien commune parmi les hommes, que cette indifférence absolue pour tout ce qui me touche, et l'insouciance que j'ai montrée depuis tant d'années pour mes intérêts personnels, tandis que je me suis sans cesse des vôtres, abandonnant chacun de vous en particulier, comme aurait pu le faire un père ou un frère aimé, et vous invitant à vous appliquer à l'étude et à la pratique de la vertu ; et si du moins j'avais retiré quelque fruit ou donné quelque prix de mes soins et de mes conseils, une pareille conduite paraîtrait avoir un motif ; mais vous le voyez vous-mêmes aujourd'hui, mes accusateurs, qui me reprochent avec tant d'audace toute sorte d'autres crimes ; je n'ai pas osé porter l'impudence au point de dire et de prouver par des témoins...
À l'apologie de Socrate, que moi jamais ou j'exigeai
ou je demandai quelque salaire.
Car moi, je le pense,
je produis le (un) témoign suffisant
que je dis des choses vraies,
savoir, ma pauvreté.
XIX. Or peut-être
paraitrait-il être étrange,
que par exemple moi
d'une-part je conseille ces choses
en-particulier
allant-de-tous-côtés
et me-mêlant-de-tout,
que d'autre-part en-public je n'ose
m'avancer devant la multitude
de vous
donner-des-conseils à l'État.
Mais de cela la cause est,
comme vous plusieurs-fois
avez entendu moi
disant-en-plusieurs-endroits,
qu'il arrive à moi
quelque chose dirin et surhumain
[une voix],
ce-que même plaisantant
Mélitus a écrit
dans son accusation.
Or ce phénomène est
ayant commencé en moi
depuis moi enfant (mon enfance)
une certaine voix survenant
laquelle, lorsqu'elle surjette,
détournée moi toujours
de ce que je vais faire,
mais ne m'excite jamais.
Cela est,
qui empêche moi de faire
les affaires de la république.
Et c'est cela semble à moi.

que j'aie jamais reçu ou demandé aucun salaire, et il me semble que
ma pauvreté est une preuve sans réplique de la vérité de ce que
j'avance.

XIX. Peut-être trouvera-t-on bien bizarre cet empressement et le
soin que je prends m'adresser à chacun de vous individuellement
pour vous donner des conseils et des avertissements, tandis que je n'ai
jamais eu le courage de me rendre à vos assemblées publiques,
e d'ouvrir un avis sur les choses qui intéressent l'État. La cause de
ceste contradiction apparente est celle que vous m'avez souvent en-
tendu dire, et dans mille endroits différents : c'est une voix intérieure,
e une inspiration divine en quelque sorte qui est en moi, que Mélitus a
voulu tourner en ridicule, et dont il m'a fait un crime dans son ac-
cussion. Cependant cette voix s'est fait entendre à moi dès mon enfance,
et ce fut toujours pour moi détourner de quelque entreprise où j'allais
m'engager, et jamais pour m'exciter à en poursuivre aucune : or cette
voix s'oppose à ce que je me mêle en rien des affaires publiques ; e
APOLÓGIA ὙΣΚΡΑΤΟΥΣ.

...́, ὃς ἀνέρες Ἀθηναῖοι, εἰ ἦνο πάλαι ἐπεμείρησα πράττων στὶς πολιτικὰ πράξεις, πᾶλαι ὀν ἀπολογήθη, καὶ οὔτε ὃν ἦμας ἀπελήφθη οὐδὲν, οὔτε ἦν ἐμαυτόν. Καὶ μοι μὴ ἀνεξοῦσθαι λέγωντες τῇ ἥλιθι, ὡς ἔρη ἐκεῖν ἔτεις ἀνθρώπον σωθῆται, οὔτε ὡμᾶς οὔτε ἄλλοι πλῆθει οὐκ ηνιαῖος ἀντιστίμην, καὶ διευκολύνων πολλὰ ἄδικα καὶ παράνομα ἐν τῇ πόλει γίγνεσθαι, ἦλθαν ἀναγκαίως ἐπὶ τὸν τῶν ὁμοίων ύπὲρ τοῦ δικαίου, καὶ εἰ μελετήσῃ θάνατον καὶ σωθῆσαι, ἰδιότερος, ἐλλάς μὴ ἐσφορέσθαι.

XX. Μεγάλα ἐγών ὑμῖν πειράματα παρέχομαι πολλὰν, ὑπολόγως, ἀλλά ὡς ὦμας ἰκανῶς, ἀργῶς. Ακούστατα μὴν της σχετικῆς, ἄνεττης, οὔτε ἦμας, ἂν ἦν ἐν ἀπολογίᾳ, παρὰ τὰ δικαίαν δεῖ τὸν θάνατον ὑπὲρ ὑπότικος ἃ μὴν ἐν ἀπολογίᾳ. Εἰδότως, ἢ μὴν ἐσφορέσθαι ἐν αὐτῇ ἢ μὴν ἐν ἀπολογίᾳ. Εἰδότως, μὴν ἐσφορέσθαι ἐν αὐτῇ ἢ μὴν ἐν ἀπολογίᾳ. Εἰδότως, μὴν ἐσφορέσθαι ἐν αὐτῇ ἢ μὴν ἐν ἀπολογίᾳ.
APOLogie DE SOCRate.

De même que vous souhaitez être injuste. Peut-être trouverez-vous une sorte de jactance et de vanité insupportable dans ce que je vais vous dire, mais c'est la vérité. De fait, Athéniens, je n'ai jamais exercé aucune magistrature dans la république, mais j'ai été membre du sénat, et la tribu Antiochide, à laquelle j'appartiens, se trouvait en tour de prytanie, lorsque vous voulûtes condamner les dix généraux qui avaient négligé de faire enlever les morts après le combat naval des Arginuses ; vous exigez qu'en les condamnât tous en masse et indistinctement, chose tout à fait contraire aux lois, comme vous l'avez reconnu vous-mêmes dans la suite. À cette époque, je fus le seul des prytanes qui m'opposai cette violation de la justice, et qui osai émettre un sentiment contraire à votre volonté ; et comme vos orateurs étaient prêts à me dénoncer et à me traduire devant votre tribunal, je crus devoir, malgré vos clameurs et vos ordres, m'exposer à perdre la vie, en me rangeant du parti de la justice et des lois, plutôt que de m'unir à vous, et de consentir par la crainte des fers ou de la mort à l'injustice que vous vouliez commettre. Ce fait eut lieu dans le temps que le gouvernement démocratique subsistait encore, tandis que l'oligarchie eut été établie.
trente m'ayant fait appeler au tholos avec quatre autres citoyens, ils nous ordonnaient d'aller à Salamine arrêter Léon, qui était de cette île, et qu'il voulait faire mourir; c'est ainsi qu'ils donnaient des ordres à beaucoup d'autres Athéniens, afin de grossir le plus qu'ils pouvaient le nombre de leurs complices. Alors cependant je prouvai, non pas des paroles, mais par le fait, que je regardais la mort comme rien, et vous me baisiez pour expression triviale, et que ce qui me paraissait le plus important était de ne faire aucune action injuste ou impie. En effet, cette prétention, quelque puissante et terrible qu'elle fût, ne m'empêchait pas de pouvoir faire commettre une injustice; ainsi lorsque nous fûmes à côté du tholos, les quatre autres partirent pour Salamine, d'où Léon venait, et moi je restai dans ma maison; et peut-être les autres m'auraient-ils fait mourir pour cela, si leur gouvernement n'eût été renversé peu de temps après; c'est ce que peuvent attester un grand nombre de témoins.
XXI. Or est-ce que vous pensez avoir pu continuer-de-revue
tant d'années,
si j'avais fait les affaires publiques,
et si les faisant d'une-manière-digne
d'un homme de-bien.
J'étais vein-en-aide aux justes
et, si commenç le faut,
J'avais fait de cela
le plus grand cas ?
Il s'en-faut certes de beaucoup
de hommes Athéniens ;
car aucun autre des hommes
n'y aurait réussi non-plus.
Mais moi pendant toute ma vie,
et en-publics j'ai fait quelque chose,
je me-montrait tel,
et en-particular ce même homme,
n'ayant cédé jamais
rien à personne contre le juste,
ni à un autre, ni à aucun de ceux
lesquels par-example
eux qui-calmant mon
prêtendent être mes disciples.
Or moi je nus d'un part jamais
le maître de personne ;
d'autre-part si quelqu'un,
solt plus jeune, solt plus âgé
voulrait écouter moi disant
et faisant les choses de moi-même,
jamais je ne le refusais à personne.
Et je ne parle pas non-plus ceries
revenant de l'argent,
et il est faux que n'en recevant pas
je ne parle pas ;
mais je m'offre moi-même
à interroger pareillement
et au riche et au pauvre
et, si quelqu'un
veut répondant
XXII. Alors là, je déclare que votre puissance divine est si grande que vous pouvez connaître non seulement vos propres actions, mais aussi celles des autres. Et si quelqu'un prétend avoir appris ou avoir entendu jamais de moi en particulier quelque chose, que n'ait pas entendu aussi tous les autres, sachez bien qu'il ne dit pas vrai.

XXII. Cependant pourquoi donc quelques-uns se plaisent-ils à demeurer (à demeurer) avec moi pendant un long temps? Vous l'avez entendu, hommes Athéniens: moi j'ai dit à vous toute la vérité, c'est que m'entendant ils se plaisent à voir examinés ceux qui croient il est vrai être sages, mais qui ne le sont point; car cela n'est pas désagréable. Or il a été ordonné à moi par le dieu, comme je le dis, de faire cela, et d'après des oracles, et d'après des songes, par tout moyen, par lequel jamais aussi quelque autre volonté divine ordonnée de même à un homme de faire quoi-que-ce-soit. Ces paroles, hommes Athéniens.
Δικής ἢ ἐστι καὶ εὐθελλάτη. Εἰ γὰρ ὅ ἐγών τῶν νεοτέρων τοὺς, μὲν διαφανεῖρα, τοὺς δὲ διάφανες, ἐρήμων¹ δῆμοι εἴτε τινὰς αὐτῶν προσώπωροι γενόμενοι ἔγνωσαν; οἴτι νέος οὖσαν αὐτοῖς ἐγὼ κακῶν πώς τοῖς ξυνομελοῦσαν, νυνι αὐτοὺς ἀνασταντας ἐμοὶ κατηγορεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι εἴτε μὴ ἡν χέλουν, τῶν οἰκείων τινὰς τῶν ἐκείνων, πατέρας καὶ ἀδελφῶν, καὶ ἀδελφοὺς τοὺς προστέκοντας, εἴπερ δὴ ἐμοὶ τὰ κακῶν ἐπεκτείνασαν αὐτῶν οἱ οἰκεῖοι, νὺν μεμνημέθαι. Πάντως δὲ πάρεσσιν αὐτῶν πολλὰ ἐναινοῦν, οὐδὲ ἐγὼ ὅροι, πρῶτον μὲν Κρίτων ὄφειος, ἐμὸς ἔλεγχος καὶ δημόσιος, Κριτοδοῦλος τοὺς πατέρας ἐπεκτείνετο Λυσανίας ὁ Σπηθτοῦς, Ἀλεξίνων τοῦτοι πατέρας ἐτείκεν Λυσανίας ὁ Σχιπτάτος, Ἐπίγενος πατέρας. Ἀλλὰ τοῖς οὖσαν, ὃν οἱ ἀδελφοὶ ἐν τούτῳ τῇ διατριβῇ γεγονάτο, Νικόστρατος ὁ Θεοσδοτίου ἀδελφὸς Θεοσδότου (καὶ ὃ μὲν Θεοσδότου τετελευτήκεν, ὅτι οὐκ ἂν ἐκείνως γε

βολήν ἢ αὐτῶν καὶ εὐθελλάτη. Εἰ γὰρ ὅ ἐγών διαφανεῖρα τοὺς, τοὺς δὲ διάφανες, ἐρήμων¹ δῆμοι εἴτε τινὰς αὐτῶν προσώπωροι γενόμενοι ἔγνωσαν; οἴτι νέος οὖσαν αὐτοῖς ἐγὼ κακῶν πώς τοῖς ξυνομελοῦσαν, νυνι αὐτοὺς ἀναστάντας ἐμοὶ κατηγορεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι εἴτε μὴ ἠν χέλουν, τῶν οἰκείων τινὰς τῶν ἐκείνων, πατέρας καὶ ἀδελφῶν, καὶ ἀδελφοί τοὺς προστέκοντας, εἴπερ δὴ ἐμοὶ τὰ κακῶν ἐπεκτείνασαν αὐτῶν οἱ οἰκεῖοι, νὺν μεμνημέθαι. Πάντως δὲ πάρεσσιν αὐτῶν πολλὰ ἐναινοῦν, οὐδὲ ἐγὼ ὅροι, πρῶτον μὲν Κρίτων ὄφειος, ἐμὸς ἔλεγχος καὶ δημόσιος, Κριτοδοῦλος τοὺς πατέρας ἐπεκτείνετο Λυσανίας ὁ Σπηθτοῦς, Ἀλεξίνων τοῦτοι πατέρας ἐτείκεν Λυσανίας ὁ Σχιπτάτος, Ἐπίγενος πατέρας. Ἀλλὰ τοῖς οὖσαν, ὃν οἱ ἀδελφοὶ ἐν τούτῳ τῇ διατριβῇ γεγονάτο, Νικόστρατος ὁ Θεοσδοτίου ἀδελφὸς Θεοσδότου (καὶ ὃ μὲν Θεοσδότου τετελευτήκεν, ὅτι οὐκ ἂν ἐκείνως γε

βολήν ἢ αὐτῶν καὶ εὐθελλάτη. Εἰ γὰρ ὅ ἐγών διαφανεῖρα τοὺς, τοὺς δὲ διάφανες, ἐρήμων¹ δῆμοι εἴτε τινὰς αὐτῶν προσώπωροι γενόμενοι ἔγνωσαν; οἴτι νέος οὖσαν αὐτοῖς ἐγὼ κακῶν πώς τοῖς ξυνομελοῦσαν, νυνι αὐτοὺς ἀναστάντας ἐμοὶ κατηγορεῖν καὶ τιμωρεῖσθαι εἴτε μὴ ἠν χέλουν, τῶν οἰκείων τινὰς τῶν ἐκείνων, πατέρας καὶ ἀδελφῶν, καὶ ἀδελφοί τοὺς προστέκοντας, εἴπερ δὴ ἐμοὶ τὰ κακῶν ἐπεκτείνασαν αὐτῶν οἱ οἰκεῖοι, νὺν μεμνημέθαι. Πάντως δὲ πάρεσσιν αὐτῶν πολλὰ ἐναινοῦν, οὐδὲ ἐγὼ ὅροι, πρῶτον μὲν Κρίτων ὄφειος, ἐμὸς ἔλεγχος καὶ δημόσιος, Κριτοδοῦλος τοὺς πατέρας ἐπεκτείνετο Λυσανίας ὁ Σπηθτοῦς, Ἀλεξίνων τοῦτοι πατέρας ἐτείκεν Λυσανίας ὁ Σχιπτάτος, Ἐπίγενος πατέρας. Ἀλλὰ τοῖς οὖσαν, ὃν οἱ ἀδελφοὶ ἐν τούτῳ τῇ διατριβῇ γεγονάτο, Νικόστρατος ὁ Θεοσδοτίου ἀδελφὸς Θεοσδότου (καὶ ὃ μὲν Θεοσδότου τετελευτήκεν, ὅτι οὐκ ἂν ἂν ἐκείνως γε

APONOIA DE SOCRATE.

sont et vraies et faciles à vérifier. Car c'est si moi-du-moins je corromps les uns, et que j'ai corrompu les autres des plus jeunes, il fallait sans-doute si quelques-uns d'eux devenus plus âgés avaient reconnu, que mo j'en conseil jamais quelque mal à eux étant jeunes, il fallait maintenant montant eux-mêmes ici accuser moi et me faire-punir : et s'ils ne le voulaient pas eux-mêmes, il fallait quelques-uns des proches de ceux-là, pères et frères, et les autres parents s'être souvenus maintenant, si-toutefois les proches d'eux avaient enduré de moi quelque mal ; Or précisément sont-présents ici plusieurs d'eux, que moi je vois, d'abord d'une-part ce Criton, mon camarade de-mème âge et de-mème-bourg que moi, père de ce Critobule : puis Lysanias le citoyen de-Sphettos, père de ce Eschyle : encore d'autre-part cet Antiphon le citoyen de-Céphise, père d'Épigène. Et-certes ces autres, dont les frères ont été dans ce commerce arce moi Nicostraté le fils de Théodote, frère de Théodote — et Théodote il est vrai...
frère, puisqu'il est mort; Paralus, fils de Démocrous, et dont le frère était Thagès; Adimante, fils d'Ariston, avec Platon son frère, enfin Æantodore et son frère Apollodore. Je pourrais vous en citer encore beaucoup d'autres, parmi lesquels Méllus aurait bien dû au moins trouver quelque témoigné appuyant sa dénonciation. Si donc il n'y pensa pas alors, qu'il le fasse à présent, je ne m'y oppose point, et qu'il s'autorise, s'il le peut, de quelque preuve pareille. Mais vous reconnaitrez au contraire, Athéniens, que tous ces hommes ne sont venus ici que pour me détruire, moi, leur corrupteur, et qui, à en croire Anytus et Méllus, n'est fait que du mal à leurs parents. Il se pourrait néanmoins que ceux mêmes qui ont été corrompus par moi eussent quelques motifs pour me défendre; mais leurs parents, les hommes d'un âge plus avancé, que je n'ai pu corrompre, quel autre motif peut les porter à se déclarer mes défenseurs que mon bon droit,

est mort,
auprès-que celui-là du moins
ne saurait-avoir besoin de lui—
et ce Paralus le fils de Démocrous,
dont Thagès était frère:
et cet Adimante,
le fils d'Ariston,
dont Platon est frère,
et Æantodore,
dont Apollodore est frère.
Et moi j'ai à dire à vous
beaucoup d'autres,
desquels il fallait Méllus
présenter quelqu'un comme témoins
surtout certes
da la cause de lui:
mais s'il l'oubliera alors,
que maintenant il le produise,
moi j'y cense,
et qu'il dise,
s'il a quelque chose de tel à dire.
Mais, ô hommes,
vous trouverez tout le contraire
de cela,
tous prêts à défendre
moi celui qui-corrompus,
celui qui-faisais du mal
aux proches d'eux,
come le disent Méllus et Anytus.
Car à-la-vérité ceux
qui-ont-été corrompus eux-mêmes
auraient peut-être une raison
en me défendant (de me défendre)
mais ceux
qui-n'ont-pas-été corrompus,
déjà hommes plus âgés,
les parents d'eux,
qu'elle autre raison ont-ils
defendant moi,
si ce n'est la raison droite et juste,
la justice de ma cause, et la persuasion intime où ils sont que Méléas est un imposteur et que je dis la vérité ?

XXIII. En voilà assez, Athéniens : telles sont à peu près les raisons que je puis employer pour ma défense, et celles que je pourrais y ajouter seraient du même genre. Mais peut-être ici quelqu'un de vous s'indignera contre moi, en se rappelant que lui-même, dans quelque cause beaucoup moins grave que celle-ci, a supplié et conjuré les juges avec larmes, s'entournant, pour emmouvoir leur compassion, de ses enfants, de ses parents, et du plus grand nombre de ses amis, tandis que moi je ne fus rien de tout cela, dans une circonstance où, suivant toutes les apparences, je me trouve exposé au plus grand danger. Il est donc possible que quelqu'un, en faisant cette réflexion, prenne de l'humeur contre moi, et irrite de cette conduite même, se laisse aller à la colère en donnant son suffrage. Si quelqu'un parmi vous est dans ces dispositions (ce que je ne saurais croire), mais enfin dans cette supposition, il me semble que je pourrais lui dire avec beaucoup de raison : Mon ami, j'ai aussi des parents sans doute ; car...
pour parler le langage d’Homère, je ne suis point né d’un chêne ou
d’un rocher, mais je suis enfant des hommes; ainsi j’ai des parents,
et même les fils; j’en ai trois, un déjà dans l’adolescence, et deux
encore en bas âge; cependant je ne les amènerai point ici pour vous
conjurier de me faire grâce. Et pourquoi donc ne ferai-je rien de tout
ceci? Assurément, Athéniens! je ne suis pas par un excès d’arrogance,
ni par un manque de respect pour vous; d’ailleurs, il n’est pas ques
tion ici de savoir si je suis puni ou non de braver la mort; mais,
eu égard à l’opinion qu’une simple démarche donnerait de vous, de
moi et de la république ensemble, je me crois pas qu’il soit digne qu’à
l’âge où me voilà, et avec la situation que je me suis faite, méritée
ou non, je fasse rien de semblable, puisque enfin c’est une opinion
généralement répandue que Socrate a quelques qualités qui le rendent
supérieur à la plupart des hommes. En vérité, il serait honteux que

C’est que à moi certes,
ô très-hon (mon cher), trop brave
sont aussi quelques proches.
Et en effet selon ce passage même
celui d’Homère,
moi je ne suis né
ni d’un chêne, ni d’un rocher,
mais d’hommes,
de-sorte que à moi aussi sont
des proches, et des fils même,
où hommes Athéniens,
trois, l’un d’un-côté déjà adolescent,
deux d’un-autre petits-enfants.
Mais cependant
je ne prierai pas vous
de donner-un-suffrage-négatif
ayant fait-comparer ici
aucun d’eux.
Or pourquoi donc ne ferai-je rien de
Non étant-arguable,
i ni méprisant vous:
mais si moit certes je suis ou non
de-cœur-brave en-face-de la mort,
cest une autre question;
mais enfin pour la réputation,
it ne semble pas à moi être beau
et pour moi, et pour vous,
et pour toute la république,
moi faire rien de cela,
et étant-de cet-âge,
et ayant ce renom que j’ai, si ce
soit enfin qu’il soit vrai,
soit enfin qu’il soit mensonge;
mais pourtant il est convenu, si donc
Socrate l’emportera en quelque chose
sur le grand nombre des hommes.
Il serait donc honteux,
si ceux de vous
qui-paraisse l’emporter.
APOLOGIE DE SOCRATE.

soit en sagesse, soit en courage,
soit par une autre vertu quelconque
seront (sont) tels,
que moi j'ai vu
souvent quelques-uns d'eux,
lorsqu'ils sont mis en jugement,
paraisant il est vrai
être quelque chose,
mais faisant des choses étonnantes,
coming croyant devoir souffrir
quelque mal terrible, s'ils meurent,
come eux devant être immortels,
si vous
vous ne faites pas mourir eux :
lesquels paraissent à moi
attacher de la honte à la république,
au-point quelqu'un
mêmes des étrangers
pouvoir penser,
que ceux des Athéniens
qui l'emportent en vertu,
ce-que eux
préfèrent à eux-mêmes
et dans les magistratures
et dans les autres honneurs,
ceux-là ne l'emportent
rien sur des femmes.
Car il ne faut, ô hommes Athéniens,
si nous qui paraissons aussi
être quelque chose quoi que ce soit
faire cela,
ou si nous, nous le faisons,
vous le permettre,
mais montrer cela même,
que vous condamnerez bien plutôt
celui qui introduit
ces scènes attendrissantes
et qui fait la république
ridicule,
que celui qui garde le repas.
XXIV. Mais, indépendamment de l'opinion défavorable qui résulte de cet usage, il me semble, Athénien, que c'est une chose contraire à la justice que de supplier son juge et de s'en faire assouvir à force de sollicitations ; il me semble qu'on doit se borner à l'instruire et à le convaincre ; car ce n'est pas pour sacrifier la justice à la faveur et au désir de plaire, qu'un juge est élevé à cette fonction, c'est pour démeler le juste de ce qui ne l'est pas, et il s'est engagé par serment, non pas à faire grâce à qui bon lui semblerait, mais à juger suivant les lois. Ainsi donc vous ne devez point souffrir que nous vous accoutumions au parjure, ni vous y accoutumiez vous-mêmes ; car nous serions les uns et les autres coupables d'impiété. Ne vous imaginez donc point, Athénien, que fâchez-vous auprès de vous des démarches qui ne me paraissent ni honteuses, ni justes, ni conformes au respect dû aux dieux, et surtout dans cette circonstance où j'ai à repousser l'accusation d'impiété lancée contre moi par Mélitus ici présent. Car il est bien évident que si je parvenais à vous persuader, et, à force de prières et de sollicitations, à vous faire voyez votre serment, ce serait vous enseigner à ne pas croire à l'existence des dieux, et fournir par mon exemple la preuve bien claire que je n'y crois pas moi-même. Mais certes il s'en faut beaucoup que la chose

XXIV. Xωρις δὲ τῆς δόξης, ὁ ἄνδρες, ὁδὲ δικαίον μοι δοξαὶ δεῖσθαι τοῦ δικαστοῦ, ὁδὲ δεόμενον ἀποφεύγειν, ἀλλὰ διδάσκειν καὶ πιὰνειν. Οὐ γὰρ ἔτι τῶν κάθωτες ἐκ τῆς δικαίης, ἐπὶ τῷ καταχρίζεσθαι τὰ δίκαια, ἀλλ᾽ ἔτι τῷ κρίνειν ταῦτα· καὶ ὁμόρομον μοι χρείασθαι ὡς ἃν δοξῇ σὺν, ἀλλὰ διδάσκειν κατὰ τοὺς νόμους. Οὐκ ἔχει χρῆ, οὔτε ἡμᾶς ἐτίθειν ὃμᾶς ἐπικρίνειν, οὔτε ὃμᾶς ἐπίθεσθαι· οὐδὲτεροι γὰρ ὃν ἡμῶν εὐσεβείν. Μὴ οὖν ἀξιόντες με, ὁ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοιαύτα δεῖν πρὸς ὃμᾶς πράττειν, ἢ μὴ ἔργῳ καὶ καλὰ εἶναι, μὴτε δίκαια, μὴτε δικοῦ, ἀλλοὺς τε σάντως, νη Δία, μιλιστὰ μέντοι καὶ ἅλθες ψεύδοντα υπὸ Μελίθου τουτοῦ. Σαρίφως ἔγα τὸν, ἐὰ ν πείθοιν ὃμᾶς, καὶ τὸ δεῖσθαι βιαζόμενον οἰμομοιότατα, θεοὺς ἃν διδάσκοι μη ἄνθησαν ὃμᾶς εἶναι, καὶ ἀπεγνωσμένος καταγγέλειν ἄν ἐμπυτοῦ, ὡς θεοὺς νομίζω. Ἀλλὰ πολλοὶ δὲ τούτως ἔχειν νομίζω τε
XXV. XXV. To μὲν μὴ ἀνακατείνῃ, δὲ ἀνδρές Ἀθηναῖοι, ἐπὶ τούτῳ τῷ γεγονότι, ἵνα μοι κατεργάσηθαι, ἀλλὰ τὰ μεῖο πολλὰ ἐξωθάλληται, καὶ οὐκ ἀνέκπεπτον μοι γέγονε τὸ γεγονός τοῦτο, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον θεαμακῶς ἐκάτερον τῶν ψφίσον τὸν γεγονότα ἀργόν. Οὐ γάρ φημίν ἔγοντο ὡστὶ παρ’ ὅλων ἐσοφά, ἀλλὰ παρὰ πολὺ· νῦν δὲ, ὡς οὖν, εἰ τρεῖς μόνοι μετέτεσσον τῶν ψφίσον, ἀποπειρήθη ἄν. Μέλητον μὲν οὖν, ὡς ἐμοὶ δοκίμιο, καὶ νῦν ἀποπειρήθη, καὶ οὐ μόνον ἀποπειρήθη, ἀλλὰ παντὶ δὴν τοῦτο γε, ὡς, εἰ μὴ ἀνέδει Ἀνυτος καὶ Δύκων καταγροφούντος ἐμοῦ, καὶ ἥκη γιὰ γιὰ ὁδικά ὀργάματα, οὐ μεταλάβων τὸ πέμπτον μέρος τῶν ψφίσον.

XXVI. Τιμάται δ’ οὖν μοί ὁ ἀνήρ θανάτου. Ἐπειδ’ Ἐγὼ δὲ sois ainsi : car je suis convaincu de leur existence plus qu’aucun de mes accusateurs. Oui, Athéniens, je suis dans la ferme confiance, tant par rapport à eux que par rapport à vous, que le jugement, quel qu’il soit, qui va être prononcé sur moi, sera ce qu’il peut y avoir de plus véritablement avantageux pour moi et pour vous.

[ici les jeux ayant été aux yeux et leurs suffrages ayant été recueillis, la majorité déclare que Socrate est coupable. Il continue :]

XXV. Ce qui vient de se passer, Athéniens, ne saurait m’émerveiller bien vivement ; beaucoup de mauls contribuent à me faire envisager avec calme, et d’autant plus que j’ai été attendu. Ce qui m’étonne, au contraire, c’est le nombre des suffrages émis pour et contre moi dans cette circonstance ; car j’étais si petit troisième qu’il s’y trouverait si peu de différence, et j’aurais pensé que serait beaucoup plus considérable. En effet, il parait qu’ils ont fallu que trois voix de plus en ma faveur, pour que je fusse libre. Je puis donc me flatter d’avoir échappé à Mélitus; et non seulement il me l’ai échappé, mais il n’a personne qui ne voie clairement qu’Anytos et Lycon ne s’étaient joints à lui pour m’accuser, il aurait dû être condamné à une amende de mille drachmes, comme n’avait on obtenu la cinquième partie des suffrages.

XXVI. C’est donc la peine de mort que cet homme provoque contre
moi; à une heure heure: mais moi, Athéniens, quelle peine chosiral-
je? Il est vrai que ce doit être celle que je mérite. Or à quelle peine
affectionnée ou à quelle amende al-le donc réduit d'être condamné? Si,
négligeant pendant toute ma vie le soin de mes propres affaires, j'ai
dédaigné ce qui excite le plus l'ambition de la plupart des hommes,
les moyens d'amasser des richesses, l'administration des biens domes-
tiques, le commandement des armées, les fonctions d'orateur et les
autres magistratures; si jamais je n'ai pris part aux conjurations et
aux cabales, qui ont été si fréquentes dans la république, persuadé
que j'étais trop honnête pour ne pas risquer d'y perdre la vie sans
pouvoir être utile ni à vous, ni à moi-même; si, d'un autre côté, j'ai
adopté de préférence un genre de vie qui me fournissait plus de moyens
de rendre à chacun de vous le plus précieux de tous les services, en
m'attachant à vous bien convaincre chacun en particulier que rien de
cel qui vous appartient ne devait vous intéresser plus que vous-mê-
mes, et que l'étude et la recherche de tout ce qui était capable de
vous rendre le plus vertueux et le plus sage qu'il était possible;

APOLOGIE DE SOCRATE.
APOLLOGE DE SOCRATE.

ni des affaires de l'État,
avant de s'occuper de l'État même,
et de s'occuper des autres intérêts
ainsi de la même manière.
Quoi donc suis-je digne de souffrir,
d'étant tel ?
Quelque bien,
ô hommes Athéniens,
si du moins il faut requérir
dans la vérité
selon ce qui m'est-dû :
et cela certes un bien tel,
qui puisse-convenir à moi.
Quoi donc convient
à un homme pauvre bienfaisant,
qui-a-besoin d'avoir du loisir
pour votre conseil (vous conseiller) ?
Il n'est rien qui convienne plus,
ô hommes Athéniens,
ainsi, comme un tel homme
être nourri au Prytanée,
et cela lui convient beaucoup plus
que si quelqu'un de vous
avait valné à cheval,
on avec un char-à-deux-chevaux,
on avec un attelage plus grand
aux jeux-olympiques.
En effet celui-ci fait vous
paraître être heureux,
mais moi je fais vous être heureux
tel qu'il n'a pas besoin de nourriture,
mais moi j'en ai besoin.
Si donc il faut moi requérir
selon le juste qui-m'est-dû
je requiers ceci,
moi nourriture au Prytanée.

XXVII. ôis soit lègen taint
soit de naître de vêns
et par affection
est de moi  } d'arrogant
APOLOGIE DE SÓCRATE.

... comme au sujet de la pitié et des supplications ; mais la chose, ô hommes Athéniens, n’est point telle, mais plutôt telle que voici. Moi, je suis convaincu n’être-couvable-ensvers aucun des hommes de manière à l’être de pleins gré ; mais je ne persuade pas cela à vou car nous-nous-sommes-entrenus peu de temps les-uns-avec-les-autres : puisque, comme moi je le pense, si une loi était à vous, comme aussi à d’autres hommes, de juger à mort non en un seul jour, mais en plusieurs, vous auriez été persuadés : mais maintenant il n’est pas facile de détruire en peu de temps de grandes calamités.

Or moi étant convaincu n’être-couvable-ensvers personne, je suis -dloigné de beaucoup cérès de devoir être-couvable-ensvers moi, et de devoir dire moi-même contre moi-même, que je suis digné de quelque mal, et de devoir infliger à moi-même quelque chose de tel.

Quoi ayant craint le ferai-je ? Est-ce pour que je ne souffre pas cela, que Méfistos requiert contre moi ce-que je dis ne pas savoir ni s’agit un bien ni s’est un mal ? ou au lieu de cela choulrais-je quelque une...
APLOGIE DE SOCRATE.

des choses que je sais bien que
étant (elles sont) mauvaises,
ayant reçu cette chose ?
Est-ce que je requerrai les fers ?
et pourquoi faut-il moi
vivre en prison,
étant esclave du pouvoir
qui s'établit successivement,
[ des Onze ] ?
Mai requerrai-il de l'argent à payer
et d'être enchâné
jusqu'à ce que j'aie payé ?
mais c'est pour moi la même chose
que tout-à-l'heure certes je disais :
car de l'argent n'est pas à moi
doù je puisse payer.
Mai certes requerrai-il l'exil ?
peut-être en effet
voudrez-vous condamner moi à cela.
Mais un grand amour de la vie
tiendrait moi, ô hommes Athéniens,
si je suis tellement irréfléchi,
au-point-de ne pouvoir songer
que vous d'une-part
étant concitoyens de moi
n'avez pas été capables
de supporter mes entretiens
et mes discours,
mais qu'ils sont devenus à vous
trop importuns et trop odieux,
au-point-que vous cherchez
à vous débarrasser d'eux maintenant
et que d'autre-part certes d'autres
supporteront eux plus facilement.
Certes il s'en-fait de beaucoup,
ô hommes Athéniens.
La vie donc serait belle à moi,
devant vivre étant sorti d'athènes
moi homme de cet-âge,
passant dans une autre ville.

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.

118

APLOGIE DE SOCRATE.

119

APLOGIE DE SOCRATE.
XXVII. "Il est vrai que tu parles avec raison, mais il est aussi vrai que nous avons nos propres opinions. Nous sommes des hommes, et nous avons notre propre jugement."

XXVIII. "Mais est-ce que tu es un homme ? Tu te crois un dieu ?"
APOLLOGBE DE SOCRATE.

... n'est pas a-vivre pour l'homme, mais vous croirez encore moins moi disant cela.

Or ces choses sont il-est-vrai ainsi, que moi je dis, ô hommes, mais non faciles à persuader.

Et moi en-mêmes-temps je n'ai point été-habitué à me juger-digne moi-même d'aucun mal.

En effet à-la-vérité si de l'argent était à moi,

j'aurais requis de l'argent à payer, autant-que j'en pourrais payer;

car je n'aurais été lésé en rien; mais maintenant....

en effet de l'argent n'est pas à moi, à moins que vous ne vouliez donc imposer à moi autant d'argent,

que moi je pourrais en payer.

Mais peut-être pourrais-je payer à vous enviro

d'une mine d'argent:

je requiers donc autant.

Mais ce Platon-ci,

ô hommes Athéniens,

et Criton, et Critobule, et Apollodore

engagent moi à requérir

une amende de trente mines, et
eux-mêmes disent en répondre:

je requiers donc autant:

or ceux-ci seront pour vous des répondants solvables
de l'argent.

XXIX. Certes pour un temps non long,

ô hommes Athéniens,

vous aurez renom et accusation
de-la-part de ceux qui-veulent.
APOLLOGE DE SORCIÉE.

calomnier la république,
de-ce-que vous avez été Socrate,
homme sage ;
car ceux qui veulent
faire-des-reproches à vous
diront certes molt être sage,
ou je ne me suis (sois) pas.
Si par-exemple vous aviez attendu
temps court,
 cela serait arrivé à vous
de soi-même ;
car certes vous voyez mon âge,
que déjà il est fort-avant dans la vie,
et près de la mort.
Mais je dis cela
non à vous tous,
mais à ceux
qui ont condamné moi
à la mort.
On le dis aussi ceci
à ces mêmes hommes.

Peut-être pensez-vous moi,
d'hommes, avoir été pris
par le manque de paroles telles,
pardesquelles l'hurle persuadé nous
il nous fallait
faire et dire tout,
de manière à échapper au châtiment.
C'est vrai ce qui en fait de beaucoup,
plus j'ai été pris il est vrai. En bref
par le manque,
non certes de paroles
dans d'audace et d'impudence
et du non-volonté.
dire à vous des choses telles,
que sans doute elles seraient
trop agréables à entendre,
mol et pleurant
ou me-la-mêlant
et faisant et disant.

Apoloage de Socrate.
d'autres choses nombreuses
et indignes de moi,
comme mal je le dis :
telles que certes vous aussi
vous êtes-habitués à en entendre
des autres.
Mais ni alors je n'ai pensé
falloir à cause du danger
faire rien
d'indigne d'un-homme-libre,
ni maintenant repentir-n'est à moi
m'étant défendu ainsi,
au contraire je choisis beaucoup plus
de mourir m'étant défendu ainsi,
que de vivre de cette manière-là :
car ni dans un procès,
ni dans une guerre,
ne faut ni moi, ni personne autre
préparer-avec-adresse cela,
comment faisant tout
il échapperà la mort.
Et en effet dans les combats
il devient souvent évident,
que quelqu'un certes aurait évité
le mourir,
et en jetant ses armes,
et en se tournant à la prière
vers ceux qui le-poursuivaient ;
et beaucoup d'autres moyens sont
dans chaque danger,
démanière à éviter la mort,
si quelqu'un ose
faire et dire tout.
Mais je ne dis pas
que cela soit difficile, 6 hommes,
ed'éviter la mort,
mais il est beaucoup plus difficile
d'éviter le crime :
car il court plus vite que la mort.
Et maintenant moi d'une-part,
APOLOGIE DE SOCRATE.

comme étant lent et vieux,
J'ai été pris par le plus lent des deux :
d' autre part mes accusateurs,
comme étant forts et légers,
on été pris par le plus agile,
par le crime.
Et maintenant moi il est vrai
je m'en vais
devant peine de mort
infilige par vous,
mais ceux-ci devant
infamie et injustice
infilige par la vérité ;
et moi je m'en-tiens à ma peine,
eux à la leur.
Et certes donc peut-être
il fallait ces choses être aussi
et je pense elles être comme-il-faut.

XXX. Or donc pour ce qui est après
je désire prophétiser cela à vous,
ô vous qui avez condamné moi
en effet je suis déjà
à ce-moment, dans lequel surtout
les hommes prophétisent,
lorqu'ils vont mourir.
Car je dis, ô hommes,
qui avez mis-à-mort moi,
devoir arriver à vous
aussitôt après ma mort
une peine beaucoup plus cruelle,
par Jupiter, que celle par laquelle
vous avez mis-à-mort moi.
Car maintenant vous avez fait cela
pensant devoir vous-délivrer
du rendre compte de votre vie ;
mais cela arrivera à vous
bien contraire,
comme moi je le dis.
Plus nombreux seront
ceux qui-blâment vous.
XXXI. Tous de l'opposition indépendante avaient été accueillis avec un accueil voté lors des réunions de l'Assemblée, en faveur des libéraux. Ils avaient été reçus avec une grande hosanna, même si on leur avait répondu d'être de tout temps. Les libéraux avaient été exhortés à se tenir en dehors des affaires, et à ne pas s'immiscer dans les politiques. Les conservateurs avaient été invités à se réunir pour discuter de la situation actuelle.

XXXI. Quant à ceux qui manquent de leurs suffrages, ils seraient trop de leur adhérer à quelques paroles sur l'événement qui vient de se passer, tandis que les autres sont encore occupés, et ne peuvent pas conduire encore dans le lieu où l'on doit mourir. Demandez donc encore quelques instants, Athéniens, puisque rien ne nous empêche d'employer à converser ensemble le temps qu'on me laisse. C'est à vous, qui vous êtes montrés bienveillants et amis, que je veux faire connaître ce que précède l'événement qui m'arrive aujourd'hui.
Oui, juges (car on peut justement vous appeler de ce nom), il s'est passé à mon égard quelque chose de bien extraordinaire. En effet, cette voix mystérieuse et divine, qui naguère se faisait si fréquemment entendre à moi, qui, dans les circonstances les moins importantes, m'avertissait intérieurement, lorsque j'étais prêt à faire quelque chose qui n'était pas bien, aujourd'hui qu'il m'arrive, comme vous le voyez vous-mêmes, ce qu'on regarderait et ce qu'on regarde en effet comme le plus grand des malheurs, eh bien ! ni ce matin, quand je suis sorti de ma maison, ni quand je suis venu ici devant ce tribunal, ni tandis que je parlais, au moment où j'allais dire quelque chose, cette voix ne m'a pas arrêté. Et pourtant, dans mille autres circonstances, elle vint tout à coup me demander silence et m'interrompait au milieu de mes discours ; mais ici, dans tout ce qui a eu rapport à cet événement, soit dans mes actions, soit dans mes paroles, aucun avis secret de la divinité n'est venu me détourner ou m'interrompre.

A quoi donc dois-je l'attribuer ? Je m'en vais vous le dire : c'est qu'en effet ce qui m'arrive aujourd'hui ne devrait pas être qu'avantageux pour moi ; et il est bien certain que nous ne jugeons pas sainement.
XXXII. Ennôsòsômen de kai têde, ócs pollê hêlitê estin' 
agnôon auto eînai. Diou ai thêteron eîstai tê thênâsai: h gar 
oloi mênê eînai, mênê aîôthosin muðermos hênê mês estin 
tên thêneîsta, h kata tê leugômena metâbolh tis tughânei ouxa 
kai metoîkêsis tis yûgêis tou tôpou tou enêvôs eis allon tôpon. Kai 
eite dh muðermia aîôthosis estin, allê oulo òpouos, epieîan tis 
kaðeûsion mês onû ònor muðemôn, bauìmatosin kàrpos an eîtho dh 
ánâ 
tos. 'Eno gar an oûmai, eî tina ekleûsamen devoi taûtûn 
tên 
vôkta, eî dh ou aûtê xatêdârben, ouste mês ònor lêdon, kai tâs 
'allâs vûktais te kai hêméra, tâs tou bîou tou àstounto àntipa 

des choses, quand nous regardons la mort comme un mal. Ce 
s'est passé à mon égard en est une preuve frappante; car assurément 
si je l'euise dû faire quelque chose de mal, la voix intérieure et divine 
qui a coutume de m'avertir, n'aurait pas manqué de m'en détournir.

XXXII. Voici encore quelques réflexions propres à nous convaincre 
de que la mort est un bien. En effet, il doit nécessairement arriver 
par notre mort de deux choses l'une: ou celui qui meurt devient un 
puîné, privé pour jamais de tout sentiment quelconque, ou, 
comme on le dit communément, l'âme subit un changement, et passe 
de ce séjour terrestre en d'autres lieux. Et d'abord, si la mort est la 
privation absolue de tout sentiment, si elle est comme un profond 
soûmeil que ne trouble aucun songe, quel précieux avantage n'apporte-t-elle pas avec elle? Car je suis bien persuadé qu'un homme 
qui se rappellerait ce qu'il aurait éprouvé pendant une nuit où il aurait 
dormi ainsi d'un sommeil paisible, sans avoir aucun songe, qui 
la comparerait à toutes les autres nuits et à tous les jours qui 
où

APOLLOGIE DE Socrate.
APOLOGE DE SOCRATE

ceux de la vie de lui-même à cette nuit-là,
s'il fallait lui ayant réfléchi dire,
combien de jours et de nuits
dans la vie de lui-même
il a vécu mieux et plus joyeusement
que cette nuit-là,
je penserai non pas seulement que
quelque particulier,
mais le grand rôle lui-même
devra trouver facile à compter,
ces jours et ces nuits
en comparaison des autres.
Si donc la mort est une chose
moi-du-moins je dis elle un gain,
et en effet certes de cette manière
tout le temps paraît
n'être en rien plus long
que une seule nuit.
Mais si au contraire la mort est
comme émigrer
d'ici dans un autre lieu,
et si les choses qui se disent
sont vraies,
tá savoir que sont là
 tous ceux qui sont morts,
 quel bien serait
 plus grand que celui-ci,
ô hommes juges?
s'il se quelqu'un étant arrivé
dans la demeure de Pluton,
délivré de ces gens-ci
ceux qui prétendent être juges,
doit trouver
les véritablement juges,
et qui aussi sont dits
juger la
 et Minos, et Rhadamantès,
et Éaque, et Triptolemos,
et les autres, tous ceux
rempli le cours entier de sa vie,
et qu'on inviterait à dire,
après y avoir réfléchi,
comme de jours et de nuits il a passé dans toute sa vie,
qui furent plus agréables et plus délicieux que cette nuit-là ;
je suis convaincu, dis-je, non seulement qu'un simple particulier,
mais que le grand rôle lui-même trouvait bien peu d'autres jours
ou d'autres nuits qui fussent comparables à celle-là. Si donc la mort est
quelque chose de semblable à cela, je dis qu'elle est un gain réel et
un avantage précieux ; car alors la durée entière ne paraît plus
ainsi qu'une seule nuit. Au contraire, si la mort n'est que le passage
des lieux que nous habitons dans un autre séjour,
et, s'il est vrai
comme on le dit,
de que ceux qui ont quitté la vie s'y trouvent rassemblés,
quels plus grand bien pouvait-on désirer ? Car enfin, si en
pénétrant dans le royaume de Pluton, affranchi du pouvoir de ceux
qui se prétendent ici nos juges,
ne trouve les vrais juges,
ceux qui passent pour être là-bas les dispensateurs de la justice,
Minos, Rhadamantès,
Éaque, Triptolemos et tant d'autres demi-dieux,
qui furent

136 APOLLOGE DE SOCRATE.

θίνει ταύτη τῇ νυκτί, δέιοι στενάκεμον εἰπέν, πώςοι ἔμεινον
καὶ ήδιόν ἡμέρας καὶ νύκτας ἐν τῇ νυκτί τῇ βεβιωξεν ἐν τῷ
ἀεωτῷ βιῷ, οὐκαὶ ἐν μηδείς θεότητι τινα, ἀλλὰ τὸν μέγαν βα-
σιλεία εὐαριστήτος· ἄν εὑρεῖν αὐτὸν ταύτη τέχνας τῆς ἧμερᾶς καὶ
νύκτας. Εἰ οὖν τοιούτων ἰδίῳ τὸν θάνατος ἐστίν, κέρδος ἔγονε
λέγον· καὶ γὰρ οὐδεὶς πλείων ὅπως ἁρώνον φαίνεται οὐκ οὕτως
ὅτι ἡ μία νύξ. Εἰ δ' αὖ οὖν ἄποδημήσας θεότητι τὸν θάνατος ἐνθένεις εἰς
Ἀλλὸν τόπον, καὶ ἄλληθ' ἔστι τὰ λεγόμενα, διὸ ἄρα ἐκεῖ εἰσὶν
ἀπαντεῖς οἱ τεθνατὲς, τι μείζων ἄναγων τοῦτον εἴη ἂν, ὃ ἀνδρεῖς
dικασταί· εἰ γὰρ τις ἀφικόμενος εἰς Ἀιώνα, ἀπαλλαγεῖς τουτούς
τῶν πασχόντων δικαστῶν εἶναι, εὑρήσεις τοὺς ὥς ἄλληθ' δικα-
σταίς, ὅπερ καὶ λέγονται ἐκεῖ δικαίως, Μίνως τε, καὶ Ῥάδα-
μανθῆς, καὶ Ἄλαχος, καὶ Τριπτόλεμος, καὶ Ἀλλος, ὅσοι τῶν ἡμιθείων

137
Justes pendant leur vie, ce passage serait-il donc si déplorable ? Que ne donnerait pas tel ou tel d'entre vous, pour pouvoir s'entreténir avec Orphée, Musée, Hésiode et Homère ? Quant à moi, si cela est vrai, je consentirais volontiers à mourir plusieurs fois. Et d'ailleurs, quels entretiens divins pour moi, lorsque je viendrai à rencontrer Palamedès ou Ajax, fils de Télamon, ou quelque autre des ancêtres des temps, qui ont péri vicissitudes d'un jugement injuste ! Il me semble que je trouverais une sorte de plaisir à comparer mes infinies aux leurs. Mais la plus grande de toutes mes jouissances serait de passer tout mon temps, comme ici, à interroger et à examiner tous ces personnages pour distinguer quels sont parmi eux les véritables sages, ou ceux qui croient posséder la sagesse, sans être sages en effet. A quel prix ne voudrais-je pas examiner un peu celui qui conduisit contre Troie une si nombreuse armée, ou Ulysse, ou Sisyphe, et tant d'autres hommes et femmes, avec lesquels ce
des demi-dieux
furent justes
pendant la vie d'eux-mêmes,
est-ce que l'emigration
serait de peu de prix?
ou encore quelqu'un de vous
à quel prix accepterait-il
de se trouver avec Orphée,
et avec Musée, et avec Hésiode,
et avec Homère?
car moi à la vérité
je voulais plusieurs fois,
si ces choses sont vraies,
puisque pour moi même du moins
le passe-temps la
serait admirable
lorsque je rencontrerai Palamedès
et Ajax le fils de Télamon,
et si quelque autre des ancêtres
est mort par un jugement injuste:
il ne serait pas désagréable,
comme je le pense,
a moi comparant (de comparer),
tous infinies de moi-même
avec celles d'eux.
Et même le plus grand plaisir
serait de passer le temps,
examinant et interrogant
ceux de là,
car je sais que d'ici
l'éveil de ceux qui sont,
et lequel pense il est vrai l'être,
mais ne l'est pas.
Or à quel prix, à hommes jugement
acceptera-t-on d'examiner
celui qui conduisit devant Troye
la grande armée,
or Ulysse, ou Sisyphe
ou on pourrait dire
dix-mille autres;
APOLLODORUS SOPHRATOS.

καὶ οὐς ἐκεῖ διαλέγονται, καὶ ξυνείναι, καὶ ἐξετάζειν, ἀμήκανον ἀν ἐκεῖ εὐδαιμονίας πάντως. Οὗ δήποτε τούτῳ γε ἔνεκα οἳ ἐκεῖ ἀποκτείνουσι. Τά τε γάρ ἄλλα εὐδαιμονέστεροι εἰσίν οἳ ἐκεῖ τῶν ἐνδώσα, καὶ ἥδη τὸν λοιπὸν χρόνον ἀθάνατοι εἰσίν, εἰπέρ γε τὰ λεγόμενα ἀληθή ἦστι.

XXXIII. Ἀλλὰ καὶ χρή, οὗ ἄνδρες δικασταὶ, εὐλαβέστεροι εἰσὶν πρὸς τὸν βάναυσαν, καὶ ἐν τῷ τούτῳ διανοοῦσαι ἀληθές, ὅτι οὐκ ἔστιν ἄνδρι ἀγαθῷ κακὸν οὐδὲν, οὔτε ξυνεῖ, οὔτε τελευτάσαντι, οὐδὲ ἀμελεῖται ὑπὸ θεῶν τὰ τούτου πράγματα. οὐδὲ τὰ ἔρικ νῦν ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου γέγονεν, ἀλλὰ μοι ὁδῆν ἔστι τοῦτο, δι' ἥδη τεθνάναι, καὶ ἀπηλλάχθαι πραγμάτων βελτίων ἐν μοι. 

Διὰ τούτῳ καὶ ἐμὲ οὐδαμοῦ ἀπέτρεψα τὸ σημείον, καὶ ἔγονε τοῖς καθαροφιλομένοις μου καὶ τοῖς καθηγόροις οὗ πάνω χαλεπάνω.

APOLLODORUS SOPHRATOS.

être un charme inexprimable de s’entretien, de converser, les observant et les examinant? Là du moins ce ne sera pas un crime que l’on punisse de mort; car les habitants de ce séjour, plus heureux sous tous les autres rapports que ceux qui sont sur la terre, y jouissent d’une vie désormais immortelle, si du moins ce qu’on en dit est vrai.

XXXIII. Soyez donc pleins d’espérance dans la mort, ô mes juges, et pénètrez-vous de cette unique et importante vérité, c’est qu’il n’y a rien qui puisse être un mal pour l’homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort, et que jamais les dieux ne perdent de vue ses intérêts; car ce qui m’arrive en ce moment à moi-même n’est point l’effet du hasard; mais je suis convaincu qu’il m’était plus avantageux de mourir dès à présent et d’être délivré des soucis de la vie. Voilà pourquoi aucun avertissement suraturel ne m’est manifesté à moi dans tout ce qui vient de se passer; et même je ne conserve aucun ressentiment contre-ceux qui m’ont condamné, ni contre mes accusateurs. Cependant ce n’était pas là leur intention en m’accusant et

et hommes et femmes? avec lesquels s’entretien là, et vivre-avec eux, et les examiner, serait tout-à-fait prodigieux de bonheur. Ceux qui sont là ne mettent-pas-à-mort sans-doute du moins à cause de cela. Car ceux qui sont là et sont plus heureux que ceux qu’ont ici pour les autres choses, et déjà pour le reste-du temps sont immortels, si du moins les choses qui se disent sont vraies.

XXXIII. Mais il faut aussi vous, ô hommes juges, être ayant-bon-espoir dans la mort, et penser-à une-seule chose celle-ci, que aucun mal n’est pour l’homme de bien, ni vivant, ni étant mort, et que non-plus les affaires de lui ne sont-négligées par les dieux: et non-plus les miennes maintenant ne sont arrivées par hasard, mais cela est évident à moi, que mourir déjà, et être délivré d’affaires était meilleur pour moi. A-causé-de cela et le signe n’a détourné moi nulle-part, et mol-certes je ne m’indigne pas du-tout contre ceux qui ont-condamné moi et contre mes accusateurs. Et pourtant ils condamnaient moi, et m’accusaient;
en me condamnant ; au contraire, ils espéraient bien me nuire ; et c'est en cela seulement que je pourrais me plaindre d'eux.

Quoi qu'il en soit, voici la grâce que je leur demande. Athéniens, si, lorsque mes enfants seront devenus hommes, vous les voyez épris de l'amour des richesses et s'attachez à toute autre chose qu'à la pratique de la vertu, punissez-les et faites-leur souffrir ces mêmes chagrins dont je vous ai si souvent affligé moi-même ; et s'ils se croient quelque chose, mais qu'ils ne soient rien, faites-leur honte, faites-les rougir d'une conduite si insensée, comme je le faisais pour vous. Si vous faites cela, vous n'auriez été que justes envers moi et envers eux.

Mais enfin il est temps que nous nous quittons, moi, pour aller mourir et vous, pour vivre. Que le seul soit d'attendre à un meilleur sort ? C'est un mystère impénétrable pour tout autre que pour Dieu.

non dans cette pensée-là,
mais croyant me nuire : il est juste de reprocher cela à eux.

Toutefois je prie eux autant-que-voici : ô hommes,
punissez les fils de moi,
lorsqu'ils seront en âge de puberté,
tourmentant eux
de ces mêmes tourments,
dont moi je tourmentais vous,
s'ils paraissent à vous
s'occuper ou de richesses
ou de quelque autre chose
plutôt que de vertu,
et s'ils croient être quelque chose,
n'étant rien,
reprochez à eux,
comme moi à vous,
que ces ne s'occupent pas
des choses dont il faut s'occuper,
et pensent être quelque chose,
n'étant dignes d'aucun prix.
Et si vous faites cela,
ioù je serai ayant reçu
un traitement juste de vous,
et moi-même et mes fils.

Mais certes déjà
ici est temps de s'en aller,
à moi d'une-part devant mourir,
à vous d'autre-part devant vivre.
Mais lesquels de nous
vont à une meilleure chose,
ceula est incertain pour tout homme
excepté pour dieu.
NOTES.

Page 4. — 1. Πεπόνθητε. Le verbe πάσχειν, « souffrir, endurer, supporter, » exprime en général l'impression morale ou physique que font sur nous les idées ou les objets qu'on nous présente, ou qui s'offrent à nous. De là le grand nombre de significations de ce verbe, différentes en apparence, mais qui toutes cependant ont une liaison plus ou moins sensible entre elles et avec la signification primitive.

Exemples: Τὸν ὁρῶν τὸν οὐδὲν ὅσιον εἶ ἔκειστε τῷ παθήτῳ ὑπ' ἐκείνου.

« Il n'y eut pas un des spectateurs sur l'âme duquel il ne fit quelque impression. » (Xénophon, Banquet, I, 9.) — Τι παθῶν σαντόν εἰ τοὺς προαγαμεῖν ἐνέβαλες; « Par quel motif t'es-tu précipité dans les gouffres de l'Étna? » (Lucien, Dialogues des Morts, t. II, p. 204, éd. de Deux-Ponts.) — Τι γὰρ ἐν πάθη τις; ὅποις χίλοις τις ὁν βιβλιοφυτταν; « Car comment faire, ou, que faire, quand c'est un ami qui vous sollicite? » (Lucien, les Contemplateurs, t. III, p. 30.)

— 2. Εἰ μὴ ἄρα. Le mot άρα signifie donc, et sert dans les conclusions des syllogismes; ici, joint aux particules εἰ μὴ, il prend une signification conjonctive en quelque sorte, et l'on sentira facilement comment cela se fait, si l'on remplit l'ellipse que présentent les mots ainsi réunis : Εἰ μὴ (τοῦτο ἄρα) δεῖν ΤΗ ΤΗ ΚΑΛΟΤΟΥ ὁν άρα λέγων...

« Si cela n'est pas..., ils appellent donc éloquente... » Ce qui revient à dire : « A moins que peut-être ils n'appellent éloquent... »

Page 6. — 1. Παρέχω. Même sens que παρατίθημι, « je supplie. » Cette signification particulière tient à la nature des verbes moyens; tels que άρκειμεν, signifient « j'envoie, je donne, j'accorde ; » παρέχω a le même sens à peu près : d'où παρέχων, à la forme moyenne, « je desire qu'on m'accorde, » et par conséquent, « je demande, je prie. »

— 2. Εἰπὶ τῶν ὁμολόγων. « Aux comptoirs des banquiers. » De même dans Théophraste, Caractère V. Χι κτῆς μὲν ἀγορᾶς πρὸς τὰς ὁμολόγους προσφεύων. « On ne le voit dans la place publique qu'aux comptoirs des banquiers. »

APOLLOGIE DE SOCRAVE. 10
NOTES.


— 2. Ἀκέφαλος, "v réellement, purement et simplement." Ἀκέφαλος, avec l'accent aigu sur la penultième, signifie "gauchement, maladroitesse."


— Lycon s'unit à eux. V. Diog. Laërt., II, 38.

— 3. Τὰ μετέφερα φραγματος. V. Burnouf, *Gram. gr.*, § 344, II.


— 2. Κομμακοματος. Allusion à Aristophane, qui, dans sa comédie des Nêes, avait répandu les calomnies les plus outragantes contre Socrate. Cette comédie fut représentée la deuxième année de la LXXXIX° olympiade, c'est-à-dire, trois-deux ans environ avant l'époque où ce discours est supposé avoir été prononcé.


— 2. Μελίτος. Correction de Bekker au lieu de Mélius, que donnent le plus des éditions.

— 3. Τὸν ἀντιμοσίαν. Proprement le serment que prêtaient les déi parties dans une affaire civile ou criminelle, et par lequel l'accusateur jurait qu'il a dit la vérité sur le fait qu'il reproche à l'accusé, et celui-ci qu'il est innocent du crime dont on l'accuse. — Ici ἀντιμοσία signifie la *minute*, en quelque sorte, de l'accusation déposée entre les mains des juges par l'accusateur.

Page 16. — 1. Ἐπαυράνω. C'est ce qu'il a appelé précédemment τὰ μετέφερα, et ce que Sénèque (*Questions naturelles*, 2, 1) nomme *celestia et sublimia*, c'est-à-dire, les images, la pluie, la grêle, etc., en un mot, les phénomènes que nous désignons par le mot météores.


Page 18. — 1. Χρήματα πράστασιν. — Πράστιν χρήματα, recevoir ou exiger de l'argent pour un autre, et πράστιν χρήματα, recevoir ou exiger de l'argent pour soi. V. Xénophon, *Mém.* 1, 2 : Αλλὰ Σωκράτης... πόλλοις ἐπιθυμητοῖς καὶ ἄκτοις καὶ ξένοις καθορίζεται, συνέπεται μικρὸν τῆς συνοικίας ἐπιτάγατο.

— 2. Γοργίας τὰ Ἁσσατίνος. Gorgias, de Léontium, ville de Sicile, un des plus célèbres sophistes de ce temps-là. Venu comme ambassadeur à Athènes, il y séjourna plusieurs années, et y tint école : il eut entre autres disciples Isocrate.

— 3. Ἐρατος ὁ Κείνος. Prodicus, de Ceos, une des îles de la mer Égée, est célèbre par son allegorie morale d'Heracle sollicité par la Volupté et par la Vertu, que Xénophon nous a conservée dans le chapitre iv du IIe livre des *Entretiens mémorables de Socrate*.

— 4. Ἰππίας ὁ Ἡλιάς. Hipias, d'Ellis, dans le Peloponèse. C'est lui qui se vanta, dans l'assemblée des jeux olympiques, de posséder toutes les sciences et tous les arts connus de son temps.

— 5. Τοῦτος θείων. Il y a ici une irrégularité de construction assez fréquente chez les Grecs, et connue sous le nom de ἄξωκολοβος. Il aurait, grammairement, θείων, à cause de θος τε ἐκτός qui pré-
cède; en mettant πιθοῦναι, on semble faire abstraction d’οἶς τ’ ἐστίν.

Page 20. — 1. Καλλίς τῷ Ἰππονίκου. Ce Callias était un homme si riche, qu’on témoinage de Plutarque, on l’appelait simplement οὐ πλούσιος, « le riche. »


— 3. Εὐπορα. Il y eut deux poètes élogiastes de ce nom, et tous deux de l’île de Paros. Il paraît que c’est le plus jeune qui fut contemporain de Socrate, et dont il est question ici.

Page 22. — 1. Αὐτοσκεδασμόνι. Communément, αὐτοσκεδασμόνι s’emploie pour exprimer une chose qui se fait ou se dit sur-le-champ, à la hâte et sans aucune préparation; c’est notre mot improviser dans l’acception la plus étendue. Il signifie ici plus particulièrement « agir ou juger avec trop de précipitation, sans un examen suffisant. »


— 2. Καμερέφαντα, « Chéréphon. » Cet homme dont parle Socrate était pauvre, laissé et d’un caractère peu respectable. (Schol.)


Page 26. — 1. Ἀνείλεν. Synonyme de ἐχρησάν, ἐμανεύσατο. Voir cette réponse de l’oracle à Chéréphon :

Σοφάς Σοφοκλής, σοφότερος Εὐριπίδῆς,
ἀνδρῶν δ’ ἀπάντας Σοκράτης σοφότατος.

(Schol.)

— 2. Σύνονεκα ἐμαντό σοφή δέ, V. Burnouf, Gram. gr. § 369, 3.


— 2. "Εχρησά γιόν.. C’est à cet endroit de Platon que se rapporte ce que dit Ciceron en parlant de Socrate : » [Socrates] ita disputat, ut... nihil se scire dicat, nisi id ipsum; eoque præstare ceteris,

Page 30. — 1. Νῆ τῶν σῶν. Les savants ne sont pas d’accord sur la signification de ce serment bizarre, les anciens ne nous ayant rien transmis de précis sur ce sujet. — On sait du moins que c’est le serment prescrit par Rhadamanthe, pour éviter de jurer à tout propos par le nom de Jupiter.

Page 32. — 1. Αὐτόταν ἐν. La particule ἐν donne ici au verbe le sens d’un fréquentatif.


Page 36. — 1. Οικα χαλεπώτατα. La construction pleine est : καὶ (τοιοῦτοι) οίκα (εἰς οίκα) οι χαλεπώτατα.

— 2. "Ονόμα δὲ τούτῳ λέγεται, σοφὸς εἶναι. Irrégularité de construction ; σοφὸς pour σοφόν. — Fischer place la virgule après les mots ονόμα δὲ τούτῳ, et un point en haut après γεγονέναι.

— 3. Τὸ τοῦ κυνόνευον. L’article est employé là pour τοῦτο; car dans les premiers temps l’article tenait lieu du pronom de la troisième personne, ou plutôt c’est le pronom lui-même qui a formé l’article, comme on pourrait le faire voir par un grand nombre d’exemples pris dans Homère seulement.

— 4. Καί χαίνεται τὸ τοῦτ’ οὐ λέγει τὸν Σωκράτην. Λέγειν τινα τι, pour λέγειν τι περὶ πινοῖν, attique.


Page 42. — 1. Μεῖλητος μὲν υπὲρ τῶν ποιητῶν. Méliès était essayé sans succès dans la tragédie et dans la poésie lyrique, V. les Grenouilles d’Aristophane, v. 1337.

— 2. Αὐτοῖς δὲ υπὲρ τῶν ὅμοιοργῶν καὶ τῶν πολιτικῶν. Anythus
était corroyeur de profession, mais sa fortune lui donnait un grand crédit parmi les hommes publiques.

— 3. Δίκων δὲ ὑπὸ τῶν ἐντρισον. Lycon était ce que les Athéniens appelaient démagogue et orateur ; ce dernier nom ne convenait pas à tous ceux qui se mêlaient de parler sur les affaires publiques. Suivant les lois de Solon il devait y avoir dans la république dix orateurs chargés de proposer au peuple les lois ou les résolutions les plus convenables. Lycon était de ce nombre.

Page 44. — 1. Σωκράτης... δαμόνια καθαρά. L'original de cette dénomination, dont les termes sont ici un peu altérés, existait encore au 1er siècle de l'ére chrétienne dans le Μητρόπολος, ou temple de Cybèle, qui servait de greffe aux Athéniens. En voici les termes : - Τίδε ἐγραφατο, καὶ ἀνθρωπολόγησασθε Μελετος Μελέτου Πετεύς, Σωκράτης Σω-
φρονίσκου Αλεπεκθένην. 'Αδικη Σωκράτης οὐς μικρὰ μὲν ἡ πόλις νοεῖται θοὺς ὅπως νομίζων, ἔστη δὲ καθαρὰ δαμόνια διαχορύσας, ἀδικαῖ καὶ τοὺς νέους ἔγραψεν τοῖς. Τιμημα βαντας. » (Diog. Laërce, l. 11, c. xii.)

— 2. Ἀλκο τι ἐν. V. Burnouf, Gram. gr. § 387, 1.
— 3. Ὄτοκο... ἀναφορά. Βurnouf, Gram. gr. § 364, 2.

Page 46. — 1. Μελέτος ἐν σοι. Βurnouf, Gram. gr. § 370, 1v.
Page 52. — 1. Τυχερότου... ὅτας. Mélitus était encore jeune.

Page 54. — 1. Πικοντεία. Sous-entendu, ποιῶν ; car on ne dit pas òπευποσία τι.

— 2. Η δήλον δὴ. Correction d'Heindorf au lieu de διήλον δὴ que donnent la plupart des éditions.

Page 56. — 1. Ἔνα τι. Ellipse. La phrase complète serait ἐνα τι γίνεται.
— 2. Ἀναστεγοῦν. Anaxagore de Clazone prétendait, au dire de Diogène Laërce (l. 2, 8), que le soleil n'était qu'une masse de 0 ou de pierre embrasée (μῶσυν διάσπορον), et que la lune avait ses plaines, ses abîmes, ses montagnes, en un mot, qu'elle était une terre comme celle que nous habitions. Mélitus attribuait à Socrate ces opinions d'Anaxagore, parce que Socrate avait été disciple d'Archélaïs, lequel était lui-même disciple d'Anaxagore.

Page 58. — 1. Ἐν τῆς ὀργῆς... πρακτήν. Soit que cela doive s'entendre du prix des places au théâtre, qui était ordinairement de
NOTES.

Page 68. — 1. Ποτμός έτοιμος. C’est le vers 96 du chant xvin de l’Iliade.

   Αυτίκα γάρ τοι ἐπίστη μάλιστα ἐκστασιά ποτμός έτοιμος.


   Αυτίκα τεθναίην, ἵππος άρ’ ἐμελλόν ἐπάθρο 
   Κτεινομένον ἐπαριστήνα. 

   ἀλλ’ ἐμικιον παρὰ νησίν ἐπιστάον ἄγαθος ἀργοῦρε.

On reconnait ici la source de ces beaux vers de l’Iphigénie de Racine:

   Mais, puisqu’il faut enfin que j’arrive au tombeau,
   Voudrais-je, de la terre inutile fardons,
   Trop avare d’un sang reçu d’une dense,
   Attendre chez mon père une lente vieillasse?


   — 2. οἱ ἄρχοντες. Il veut parler ici des généraux Callias, Cléon et Hippocrate, dont l’un commandait l’armée à la bataille de Délium; l’autre à celle d’Amphipolis; et le dernier au siège de Potidée. La valeur de Socrate dans tous ces combats est attestée par les historiens.

Page 72. — 1. οὗτος καὶ οἶκοι οὐκ εἴδεναι. οὗτος, corollatif ordinaire de ἄτοπος, qui se trouve moins ici, mais qui est implicitement renférme dans εἴδειος. La phrase régulière serait: ἄτοπος οὖς οἶδα.... οὗτος καὶ οἶκοι οὐκ εἴδεναι.

Page 74. — 1. 'Ερίνιος, V. Burnouf, Gram. gr. § 376, ill. 5.

Page 78. — 1. Μὴ δὲ οὖτος σφόδρος. La leçon ordinaire est μήτε χρο- 

μάτων πρότερον μήτε ἄλλον τῦνις οὖτος σφόδρα.

Page 82. — 1. Μοίρας τῶν. Quelques-uns entendent par là le taon, espèce de mouche qui tourmente le bétail, et surtout les chevaux, dans les temps chauds et orageux.

Page 84. — 1. Τοιοῦτοι, οἷος... Ἀθηναίαι. V. Burnouf, Gram. gr. § 387, 9.

NOTES.

Page 86. — 1. Προτρέπει δὲ οὕτως. « Hoc nimicum est illud, quod de Socrate accipimus, quodque ob ipso in libris Socraticorum sermo dictitur, esse divinum quiddam, quod Daemon et appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sive revocanti. » (Cic. de Divin. I, 54.)


Page 90. — 1. Εὐβοίασσα. Il y avait à Athènes un sénat composé cinq cents personnes (ἡμυῖν τῶν πεντακοσίων), et le mot bouleusin signifiant « être membre du sénat. » Cinquante de ces sénateurs, sous le nom de prytyanes (πρυτανεῖς) présidaient les assemblées du peuple et du sénat. Ils étaient divisés en cinq décuries, dont chacune exerçait l’autorité pendant une semaine. Les sénateurs de la décurie en fonction se nommaient πρέσβες, et celui qui les présidait ἐπιτάκτης. La tribu à laquelle appartenaient les prytyanes se nommait φυλή πρυτανειῶν, et l’espace de trente-cinq jours pendant lequel ils présidaient le sénat était désigné par le mot πρυτανεία.

   — 2. Τούς δὲκα προσερρόφοις. Il s’agit ici des dix généraux qui gagnèrent sur les Lacédémoniens la bataille navale des Arginuses. Comme ils n’avaient pas pris eux-mêmes le soin de faire ensevelir les morts, mais en avaient chargé leurs lieutenants (ταφαρχοὺς), ils se firent à leur retour accusés et condamnés à la peine capitale.

Page 92. — 1. Εἰς τὴν θὸλον. Le tholos était un édifice circulaire et vouté, où les prytyanes se réunissaient pour prendre leurs repas.

   — 2. Αἰώνιον. Ce Léon de Salamine était devenu citoyen d’Athènes, et avait amassé des richesses considérables, qui, sous la tyrannie des trente, devaient l’exposer aux plus grands dangers. Aussi s’était-il, par précaution, réfugié à Salamine.


   — 2. Οὐδὲ κρηματα... μὴ λαμβάνων δ’ οὗ. V. Burnouf, Gram. gr. § 383.

Page 98. — 1. Χρήσις. V. Burnouf, Gram. gr. § 366, i.

   — 2. Συζήτησ. De Sohettos, bourg de la tribu Acomantia.
3. Κηρείζετος. De Céphise, bourg de la tribu Érechtheide.

Page 100. — 1. 'Αλλ' ή. V. Burnouf, Gram. gr. § 386, 1.
Page 104. — 1. Τούτω αὐτῷ τὸ τούτῳ ομορφόν. Formule usitée en grec lorsqu'on cite un proverbe, une pensée, ou un mot généralement connu.

Voici le vers auquel Platon fait allusion ici:

Ού γάρ ἀπὸ δρυὸς ἐσοὶ παλαιοφάτου, σοῦ' ἀπὸ πέτρης.

(Odysse, chant xix., v. 163.)

— 2. Καί νίοις ἐκ..... τρέχεις. Ces trois fils de Socrate s'appellaient Lamprocles, Sophroniske et Ménexène.

Page 108. — 1. Καταχαρίζεσθαι τὰ δίκαια se dit d'un juge qui sacrifie le droit ou la justice à la faveur.

Page 110. — 1. Μετέπεσον. Metapástin signifie proprement « tomber d'un autre côté. » c'est-à-dire ici, dans l'urne où l'on recueillait les voix favorables à l'accusé, au lieu de tomber dans celle où l'on recevait les suffrages contraires.

— 2. Τὸ πέμπτον μέρος τῶν ψήφων. L'accusateur qui n'obtenait pas la cinquième partie des suffrages était obligé de payer une amende de mille drachmes.

Page 112. — 1. Τιμάται.... ἀντιτιμήσωμαι. Pour tous les délits sur lesquels la loi n'avait pas déjà prononcé, l'accusateur proposait la peine (τιμάσθαι), et l'accusé, jugé coupable, pouvait à son tour indiquer lui-même celle dont il se croyait digne (ἀντιτιμῆσθαι).

— 2. ὁ τι μαλακός. V. Burnouf, Gram. gr. § 389, 11.

— 3. Ἀμελής, ἀνέπερ οἱ πολλοὶ. Sous-entendu, épimelountai.


— 2. Εν πρωτανεία στείρεσθαι. Le prytanée était un édifice, dans la citadelle d'Athènes, où l'on conservait les lois de Solon, et où l'on nourrissait aux frais du public ceux qui avaient rendu des services importants à l'État.

Page 138. — 1. Παλαμήδει, καὶ Αλαντὶ τῷ Τελαμώνος. Palamède fut, dit-on, lapidé par l'armée des Grecs, qui le soupçonnaient de trahison, parce qu'on trouva dans sa tente des indices d'une correspondance secrète avec Priam ; mais c'était Ulysse, ennemi de Palamède, qui avait tramé cette intrigue pour le perdre. — Ajax se tua lui-même, indigné de ce que les Grecs, séduits par les artifices d'Ulysse, lui refusaient les armes d'Achille.

— 2. Τῶν ἐπὶ Τροίας ἀγαθῶν. Il veut parler d'Agamemnon.